association
des Auditeurs
de France Culture

Bulletin n° 95

octobre 2025

TABLE DES MATIERES

DÉJEUNER-RENCONTRE 2
PORTRAIT 15
FESTIVALS 16
RENCONTRE AVEC BRUNO PATINO 19
FICHES DE LECTURE 24
ACTUALITÉ 26
TRIBUNE DE LA PRESSE 27

ÉDITORIAL

Bonjour à toutes et à tous !

Depuis le début de 2025, deux éléments majeurs affectent la vie de notre association.
La réforme de l'audiovisuel public voulue par Rachida Dati, ministre de la Culture évolue au rythme des décisions et votes de nos institutions nationales, Assemblée nationale et Sénat. Quant verra-t-elle le jour ? À ce jour, personne ne peut le dire.
Dans tous les cas nous restons extrêmement attentifs à l'évolution de la situation. Thierry Colis a conduit des entretiens avec différentes personnalités : Laurence Bloch, chargée de mission par Racha Dati ministre de la Culture, Sophie Taillé Polian, député Écologiste, Frédéric Thiebot délégué Syndicat National des Journalistes (SNJ) au Comité social et économique (CSE) de Radio France. Vous pourrez lire les comptes-rendus de ces entretiens sur notre site internet : https://www.auditeurs-de-france-culture.asso.fr

Notre position consiste à défendre les valeurs fondatrices de l'AFC, définies à l'article 2 de nos statuts :
L'objet de l'association est de regrouper les auditeurs de France Culture pour favoriser les rencontres et coordonner les actions visant à :

- ***-l'évolution de la chaîne dans le maintien de sa qualité ;***
- ***-la préservation de son identité et de sa spécificité ;***
- ***-l'amélioration de sa technique et de son confort d'écoute ;***
- ***-son ouverture aux différents niveaux de culture ;***
- ***-ses rayonnements et développement de son influence ;***
- ***-sa pérennité.***

L'association se déclare attachée au caractère de service public de France Culture et ne saurait en aucun cas se substituer à lui. Elle se veut pluraliste et indépendante de tout engagement politique, confessionnel, syndical et philosophique.

Je quitte mon poste de Président de notre association, à la suite de ma demande entérinée par la décision du Conseil d'administration en date du 14 mai 2025, au profit de Thierry Colis. Je demeure néanmoins 1er vice-président jusqu'à la prochaine assemblée générale du 15 avril 2026.
J'ai pris cette décision en conformité avec les statuts régissant le fonctionnement de l'AFC qui limite la durée la fonction de président à 5 ans. En effet, je suis président depuis 2016, avec « deux années blanches - COVID » en 2020 et 2021. Par la suite, l'absence de postulant à ce poste m'a conduit, à titre exceptionnel, dans l'intérêt de l'AFC, à continuer à occuper la fonction de président par intérim jusqu'au début de cette année 2025.
La répartition des attributions devient donc la suivante :
Thierry Colis : devient président, voir pour information sa profession de foi ci jointe ;
Alain Guignard : devient 1er vice-président, demeure trésorier ;
Antoine Vandeville : demeure 2ième vice-président ;
Pierre Deysson : demeure secrétaire adjoint ;
Jean-Robert Caillol : demeure secrétaire adjoint ;
Anne-Marie Petit : demeure secrétaire
Gilles Tallier : demeure secrétaire adjoint ;
Alain Lamblin : demeure secrétaire adjoint.

Donnons-nous donc rendez-vous à la prochaine assemblée générale du 18 avril 2026.

Alain Guignard, Paris, le 17.09.2025

DÉJEUNER-RENCONTRE

Déjeuner débat organisé par l'Association des Auditeurs de France Culture (AFC) à l'EREA Alexandre Dumas, 29 rue de Cronstadt 75015, le 16 mai 2025.

Vendredi 16 mai 2025, l'EREA Alexandre Dumas accueillait Guillaume Erner pour un déjeuner débat organisé par l'Association des Auditeurs de France Culture (AFC), virgule après celui consacré à la Directrice de France Culture l'an passé. Une trentaine d'adhérents de l'AFC était présente.

Recevoir un journaliste, Guillaume Erner, des « Matins » dans un tel lycée était un choix. Trois élèves encadrés par la professeure documentaliste ont pu poser des questions à M. Guillaume Erner : deux questions à l'apéritif sur son parcours et le rôle les réseaux sociaux, une au dessert sur les coulisses de la fabrication de l'émission.

Tous ont apprécié la qualité des mets, préparés par les élèves en CAP de cuisine et le service à table. Les personnels ont permis à ce débat d'être à la hauteur des attentes culturelles et gastronomiques des participants.

L'EREA a mis en bouche la volonté de l'AFC de mettre en scène l'importance de la parole échangée entre des personnes qui s'écoutent. Les raffinements étaient présents à table et dans les esprits.

Guillaume Erner

Docteur en sociologie et producteur des Matins de France Culture

Guillaume Erner est producteur des "Matins", la matinale de France Culture, de "Superfail", podcast hebdomadaire consacré à ce qui ne marche pas ainsi que de "L'humeur du jour". C'est un double cursus en sociologie et en prêt-à-porter féminin qui a conduit Guillaume Erner jusqu'aux micros de Radio France. Après l'obtention d'un doctorat de sociologie (2003), Guillaume Erner a publié différents ouvrages consacrés aux comportements irrationnels, notamment *Expliquer l'antisémitisme* (Presses Universitaires de France, 2005), *Victimes de la mode ?* (La Découverte, 2004) et enfin *Sociologie des tendances* (Que Sais-Je, 2008).

Tandis qu'il enseignait à Sciences Po Paris, à Columbia Reid Hall, puis à l'Université Catholique de Paris, Guillaume Erner a assuré des chroniques de vulgarisation sociologique sur France Inter, dans l'émission "Eclectik" de Rebecca Manzoni (2004-2010). A l'issue de quelques étés sur la grille, Guillaume Erner a animé "Souriez, vous êtes informés" (2010-2011) puis "Service Public" (2011-2015), toujours sur France Inter, avant de devenir producteur des "Matins" de France Culture depuis 2015. Le 18 mars 2019, il animait le Grand débat des idées, où Emmanuel Macron échangeait avec une soixantaine d'intellectuels à l'Elysée dans le cadre du Grand débat national.

Alain Guignard :

Tout le monde ici vous connaît forcément, vous vous occupez de la matinale, les ***Matins*** de France Culture déjà depuis longtemps.

Guillaume Erner :

On ne compte plus !

A. G. :

Vous occupez la tranche horaire de 06h30 du matin jusqu'à 9 h. J'ai calculé, ça fait 10% de la grille ce qui est quand même absolument énorme. On est très contents de vous recevoir bien sûr. On vous avait déjà reçu en 2017.

En 2017, vous veniez de prendre vos fonctions à la suite de Marc Voinchet qui avait quitté l'antenne pour rejoindre France musique.

G. E. :

Absolument, ça faisait 2 ans (NDLR : GE commence les ***Matins*** en 2015)

A. G. :

Et puis en fait, depuis 2017, les ***Matins*** ont bien évolué : en quantité et en qualité, parce que ça s'est étoffé et professionnalisé. Il y a beaucoup d'intervenants.

Nous accueillons ci au EREA des élèves car nous sommes dans un établissement d'enseignement. Ils doivent nous quitter après leur intervention et ils reviendront tout à l'heure. Donc on va commencer par eux.

Virginie Barber, documentaliste de l'EREA :

Mesdames, Messieurs, chers membres de l'association des Auditeurs de France Culture, cher Guillaume Erner.

C'est avec joie et fierté que nous vous accueillons aujourd'hui à l'EREA. Votre présence parmi nous est un honneur et nous vous en remercions sincèrement. Nous sommes particulièrement heureux d'accueillir Monsieur Guillaume Erner, sociologue, journaliste, animateur de radio depuis 10 ans déjà. Vous présentez les ***Matins*** de France Culture, une émission matinale diffusée du lundi au vendredi, de 6h30 à 9h00, qui propose une lecture quotidienne du monde et de la culture.

Monsieur Erner, votre parcours est inspirant. Après des études de sociologie, vous avez enseigné à Sciences Po et publié plusieurs ouvrages. Votre engagement dans le journalisme vous a conduit à collaborer avec des médias comme France Inter, Charlie Hebdo, Public Sénat. Votre capacité à décrypter l'actualité avec rigueur et humanité fait de vous une voix précieuse dans le paysage médiatique français. Votre présence ici est une occasion unique pour nos élèves de découvrir les coulisses de l'information et de mieux comprendre le monde qui les entoure.

J'ai le plaisir de vous présenter rapidement trois de nos élèves qui sont étudiants en CAP cuisine et qui auront chacun une question à vous poser. Inès qui vous questionnera sur votre parcours professionnel et personnel. Jules Freddy souhaite en savoir plus sur votre travail à France Culture. Joao voudrait échanger avec vous sur l'importance de l'information dans notre société et la façon dont les jeunes s'informent aujourd'hui, notamment via les réseaux sociaux. Nous vous remercions encore pour votre présence et votre disponibilité. C'est un événement important pour notre établissement et pour nos élèves.

Inès :

Bonjour à tous. Ma question est pourquoi avez-vous choisi de présenter une émission matinale à la radio et comment en êtes-vous arrivé là ?

G. E. :

C'est marrant parce que moi j'ai 3 enfants et l'un des 3 veut faire de la cuisine. Vous, vous faites quoi comme études ?

I :

Je suis en dernière année de CAP cuisine.

G. E. :

Et donc vous allez travailler en cuisine ?

I :

Oui,

G. E. :

Vous serez chef ?

I :

J'espère.

G. E. :

Qu'est-ce que vous faites comme plat en particulier ?

I :

On fait un peu de tout, que ce soit la cuisine traditionnelle française ou d'autres plats. d'autres pays. On apprend surtout les bases, que ça soit les cuissons, les termes techniques, enfin, on apprend tout ce qui est en rapport avec la cuisine.

G. E. :

Et ce n'est pas trop dur ?

I :

Non, mais ça dépend si on a des facilités à apprendre.

G. E. :

Le rythme est difficile ?

I :

Non, on s'habitue vite.

G. E. :

Ça veut dire que vous aurez comme moi des horaires atypiques puisque moi je me lève à 03h30. Mais en cuisine on ne se lève plus à 03h30. D'après ce que j'ai compris, les gens vont de moins en moins souvent à Rungis.

Mon parcours est particulier…Ce n'est pas du tout celui qu'il faut faire ! C'est à dire que je voulais être journaliste. mais je n'ai pas fait d'études de journalisme. J'ai travaillé 13 ans dans l'habillement. Je pense que ce que j'ai fait, aujourd'hui ça serait vraiment compliqué de le refaire. Je me suis retrouvé au chômage à 33 ans. Je voulais toujours être journaliste mais je n'étais vraiment pas dans la bonne branche. Je suis allé à Pôle emploi (à l'époque).et ils voulaient me faire faire de l'hôtellerie alors que je suis incapable de servir en salle. Je pense que si je servais en salle, ça serait une catastrophe à chaque plat. J'ai réussi à terminer ma thèse de sociologie qui était en attente depuis très longtemps, et j'ai commencé par faire une chronique à France Inter par l'intermédiaire d'une amie qui m'a présenté à Rebecca Manzoni.

J'ai occupé différents postes, comme en cuisine, c'est à dire que l'on commence par faire commis, avant de devenir chef. Au terme d'un parcours de radio en étant chroniqueur remplaçant (on appelle ça joker), on m'a proposé un jour les ***Matins*** de France Culture et c'était mon rêve absolu !

C'est d'ailleurs ça qui m'ennuie car, comme c'était mon rêve absolu, qu'est-ce que je peux faire maintenant ? Je n'en sais rien ! Ouvrir un restaurant, ce n'est pas pour moi.

A. G. :

Il y a une des deux questions supplémentaires qu'on va poser tout de suite parce que Guillaume Erner part à 14h30 : les jeunes et l'information.

Joao :

Je m'appelle Joao. Que pensez-vous de la manière dont les jeunes s'informent de nos jours par les réseaux sociaux ?

G. E. :

Et vous, qu'est-ce que vous faites ?

Joao :

CAP cuisine également

G. E. :

Vous vous destinez à devenir chef aussi, et vous avez des spécialités ?

Joao :

Ma spécialité, c'est plutôt dans les plats chauds, surtout les entrées et les plats principaux, mais sinon, j'essaie d'être le plus polyvalent possible, donc je fais tous les efforts possibles aussi dans le froid et les desserts.

G. E. :

La pâtisserie c'est ça ? Peut-être que c'est aussi inclus dans le métier de chef ?

Joao :

Quand on est en CAP, on essaie d'apprendre un peu de tout, donc on fait parfois de la pâtisserie. Les desserts on en fait seulement de temps en temps.

G. E. :

Par exemple, qu'est-ce que vous faites ?

Joao :

Des glaces par exemple, ce n'est pas dans le domaine de la pâtisserie, mais on est amené à en faire quand même. Il faut se donner à 100% pour être polyvalent, que ce soit entrée, plat, dessert, autant dans le chaud que dans le froid.

G. E. :

Les enfants que je connais le mieux ce sont mes 3 enfants ? C'est compliqué parce que je remarque qu'ils n'ont pas du tout la même culture que la mienne. Je ne sais pas ce que font vos parents mais je pense que c'est normal de faire le contraire de ce que font nos parents. Je suis journaliste et la mère de mes enfants est professeur et donc c'est normal qu'ils soient pas du tout « intellos ».

Ils ouvrent rarement un livre, pour les deux garçons. Ils n'écoutent pas la radio. Vous écoutez la radio ? Qu'est-ce que vous écoutez ?

Joao :

Ce que j'écoute le plus, ce n'est pas une radio d'information, mais une radio de musique (Chérie FM). Pour tout ce qui est radio d'information, j'écoute plusieurs choses…ça dépend de ce qui tombe sur la fréquence quand je me balade.

G. E. :

D'accord. Mais vous écoutez quand même un peu la radio ? Et vos deux autres camarades ?

Joao :

Oui j'écoute beaucoup la radio comme Skyrock, Rires et Chansons aussi.

G. E. :

Mes 3 enfants, 18, 14 et 11 n'écoutent jamais la radio. Le grand ne lit jamais un journal.

J'allais dire « à mon époque » il était logique que l'on soit abonné à un journal et de toute façon on ne faisait pas d'études supérieures sans être abonné au « Monde » ou sans lire le « Monde » » en tout cas. Aujourd'hui, c'est quelque chose qui ne leur viendrait même pas à l'esprit. Je ne peux pas vous dire que ce soit un progrès. Ça veut dire que mon fils de 18 ans, par exemple, est informé de manière très médiocre, c'est à dire qu'il reçoit un flux continu par les réseaux sociaux qui rend difficile toute hiérarchisation, qui lui fait mettre, sur le même plan à la fois, Alain Soral et Claude Lévi-Strauss. Rien n'est hiérarchisé de manière véritable.

Je ne suis pas du tout confiant sur l'avenir d'une génération qui ne sera pas informée de manière sérieuse. C'est quelque chose qui m'étonne beaucoup mais personne ne part d'un restaurant sans payer. Je sais que ça se fait, mais c'est très mal et c'est assez rare. Personne ne peut douter qu'un restaurant soit payant. L'information c'est quelque chose d'étonnant, parce qu'il y a de moins en moins de consentement à la payer. C'est à dire que les gens pensent que c'est gratuit. Je vois par exemple les livres maintenant c'est quasiment perçu comme étant une sorte de luxe, alors qu'un livre vaut 20 €. C'est à dire deux fois le prix d'un sandwich à la gare de Lyon. Un livre vaut 20 € et beaucoup de gens rechignent à les payer. C'est un signe des temps. Je pense que ce n'est malheureusement pas un progrès.

A. G. :

Bien merci pour votre réponse. On va libérer les jeunes. Merci à eux d'être venus.

Virginie Pavard, **proviseure de l'EREA :**

Bonjour à tous, excusez-moi, je prends deux minutes le micro pour vous saluer et pour vous souhaiter la bienvenue à l'EREA. Je suis donc la proviseure de cet établissement et nous sommes vraiment ravis de vous accueillir. C'est un grand plaisir et c'est un honneur pour tous nos élèves et nos professeurs de vous accueillir et de vous servir.

Nous avons différentes structures dans cet établissement dont un lycée hôtelier, nos élèves se forment effectivement à la cuisine, mais aussi au service, comme vous allez le voir avec nos jeunes qui sont derrière vous et qui sont ravis de vous servir. Nos cuisiniers vous ont préparés plein de bonnes choses. J'espère que vous allez vous régaler.

Je n'en rajoute pas plus. Je sais que vous êtes pressés. Nous sommes ravis aussi d'accueillir. Monsieur Erner. Merci à vous pour votre intervention qui était très riche. Je vous souhaite un excellent repas.

A. G. :

Quand vous êtes arrivé, vous en avez dit quelques éléments tout à l'heure, pour présenter la matinale il faut quand même que vous ayez été identifié ou testé par l'ancienne directrice ?

G. E. :

On ne m'a jamais testé. Enfin je ne sais pas, il faudrait peut-être tester toutes mes fonctions pour savoir si elles fonctionnent encore ? J'étais sur France Inter depuis un certain temps. Il suffisait de m'entendre pour savoir si on appréciait ou pas mon style. C'est Olivier Poivre d'Arvor (directeur ayant précédé Sandrine Treiner) qui m'a approché en me demandant si je voulais faire les ***Matins*** de France Culture. Je ne lui en avais jamais parlé, mais j'avais dû le penser très fort parce que c'était effectivement mon rêve.

Et le fait qu'il me le propose était une sorte de grand événement pour moi, parce que ça signifiait que la chose n'était pas seulement envisagée par moi.

Mais ça s'est arrêté là. Je n'ai plus eu de nouvelles et Olivier Poivre d'Arvor a quitté la chaîne en plein été, pour des histoires internes. J'étais dans une situation où je cherchais une émission sur France Inter. Je ne savais pas encore quelle serait mon affectation. C'est à ce moment-là que Sandrine Treiner m'a appelé en me demandant si j'avais envie d'animer les ***Matins*** de France Culture, ce qui était une sorte de pari pour elle.

G. E. :

Et au début, c'est ce que vous disiez en introduction, Alain. J'ai eu l'impression que les gens ont été déroutés ou pas contents. C'est à dire que, lorsque vous avez l'habitude de manger quelque chose et qu'on vous donne autre chose, vous êtes mécontents. Surtout quand vous êtes dans un média d'habitude, parce que la radio est un média d'habitude et de routine. Donc je pense que le passage de Marc à moi a été jugé diversement par les auditeurs.

Lorsque je partirai, mon successeur aura quelques années difficiles parce qu'on lui rappellera Guillaume Erner. C'est seulement depuis un ou deux ans que je ne reçois plus de mail expliquant que Jean Lebrun et Marc Voinchet sont regrettés. Moi-même, je les regrette tous les ***Matins*** ! J'aime beaucoup ces deux hommes. Je les vois aussi souvent que possible et je regrette leur style. J'ai un défaut principal qui est de ne pas être « eux », donc je pense que lorsqu'on prend une matinale, il faut la faire à sa manière et je serais incapable d'avoir les styles d'animation de Marc et de Jean. J'ai mon style. Je ne peux pas en changer.

A. G. :

Merci pour ces explications. On va dire que c'était une question d'opportunité. Vous étiez disponible, la chaîne avez besoin de quelqu'un et vous avez été identifié.

00:01:38 **G. E. :**

Oui, c'est une question d'offre et de demande. J'ai eu beaucoup de chance parce que c'est tombé vraiment l'année où Marc partait à France Musique. Donc ça s'est bien arrangé.

Thierry Colis :

Vous avez dit plusieurs fois que pour vous, la matinale c'était un rêve, vous pouvez nous dire en quoi c'était rêve ?

G. E. :

C'est simple, pour moi c'est vraiment la plus belle émission en radio aujourd'hui, je n'en vois pas d'autres, tout simplement parce que c'est une émission intello, même si chacun a ses goûts. Moi j'aime bien les livres. J'aime ce qui relève de la chose intellectuelle. J'aime beaucoup apprendre. Je suis très content et rempli de gratitude lorsque quelqu'un m'apprend quelque chose, quel que soit le domaine. Je trouve que c'est toujours particulièrement intéressant. C'est une sorte de privilège de pouvoir apprendre des choses et que quelqu'un accepte de vous expliquer ces choses. À contrario d'ailleurs, quand quelqu'un ne m'explique rien, je peux ressentir de la frustration ou être un peu agacé. La seule émission de radio où vous pouvez recevoir des gens « intellos », artistes, experts sur des sujets d'actualité, donc des sujets qui nous concernent tous avec une grande variété, c'est la matinale de France Culture. Les autres matinales, qui sont évidemment merveilleuses, sont des matinales où l'on reçoit beaucoup de politiques. L'une des décisions que j'ai prises, ça a été compliqué, mais j'ai réussi à l'imposer aujourd'hui. Je crois que c'est quelque chose d'acquis de ne pas recevoir des politiques. C'est quelque chose d'absolument clair.

Voilà, c'est pour ça que je suis très heureux d'animer la matinale de France Culture et comme je vous l'ai dit il y a quelques instants, ayant réalisé mon rêve, je suis circonspect sur ce que je vais faire quand je serai grand !

A. G. :

Merci de ces explications parce qu'effectivement on voulait vous demander pourquoi il n'y avait jamais d'invités politiques sur la matinale de France Culture.

G. E. :

Parce que je n'en veux pas, parce qu'il y a plein de matinales qui invitent des invités politiques. Si vous voulez écouter des invités politiques, vous ouvrez France Info, France Inter. Je pense qu'il faut une complémentarité des antennes, et donc chacun doit être dans son couloir de nage, par conséquent, je n'invite pas de politiques.

La salle

Et c'est passé facilement ?

G. E. :

Non, pas du tout facilement ! Il y avait l'habitude d'inviter un politique par semaine. Mais, je me suis battu et maintenant en fait j'ai trouvé beaucoup plus royaliste que moi. De temps en temps je veux faire une entorse, mais des gens autour de moi sont là pour me dire : « mais, non pas du tout, on a dit pas d'invités politiques ! ». Mais on parle de politique, bien sûr.

La salle :

J'imagine que pour faire votre métier il ne faut pas avoir de problèmes de sommeil ou d'autres problèmes physiologiques ?

G. E. :

Non écoutez, je n'ai aucun problème à ma connaissance. Je me couche tôt à 21h30.

Je dors environ 5h et je fais une sieste dans l'après-midi. J'ai une bonne hygiène de vie. Je fais beaucoup de sport, ce qui occupe une place importante comme le vélo et la course. Je ne me déplace qu'à vélo à Paris. Je surveille de très près mon alimentation.

R. V. :

Monsieur Erner, je suis ravi, et je vais vous dire pourquoi. Je m'appelle Régine. Je suis mondialement inconnue, sauf de vous. Je pense que je fais partie de votre Panthéon personnel…Grand suspense, petit point de suspension, j'ai été professeur. Je sais faire du théâtre. Figurez-vous que c'est moi la « camarade Auditrice ». Alors je vous ai mis un petit mot parce que ce mot de « camarade » m'écorche les oreilles à tout propos et trois jours après j'ai entendu à l'antenne, mais j'en ris encore, « la camarade Auditrice ». Ah mais c'est moi, je suis contente ! Enfin, j'accède à une espèce de notoriété, sans être planétaire mais tout de même auprès de gens dont l'amitié m'honore.

G. E. :

Pourquoi ? Parce que le mot « camarade », vous ne l'aimez pas, Régine ?

R. V. :

Ah mais alors pas du tout. D'abord, je le vois écrit avec un « K ».

G. E. :

Je ne suis pas très bon en orthographe mais je crois que c'est avec un « C »

R. V. :

Non, mais ce mot de « camarade » à tout propos ! D'ailleurs, vous avez eu le bon goût de demander à Mathieu, si vous pouviez l'appeler « camarade » ?

G. E. :

Ah oui, il a eu une bonne répartie, il a dit non-« compagnon » (les ***Matins*** du 13/03/2025)

Mais pourquoi ? Parce que pour vous « camarade », ça fait communiste ? On peut se le dire, de toute façon toutes les opinions s'expriment quand on le dit de quelqu'un que c'est un bon camarade ou un mauvais camarade.

R. V. :

C'est autre chose. Mais le mot « camarade » à tout propos, on n'a pas fait partie de la même cellule ?

G. E. :

Si ce sont des cellules communistes ou des cellules de prison, je n'ai connu ni les unes, ni les autres.

R. V. :

À un autre moment, vous m'avez fait hurler de rire, quand vous avez exprimé une indignation charmante, naïve mais gentillette à propos du petit délinquant de Grenoble qui avait voulu massacrer une bibliothèque. Vous n'alliez pas croire qu'il allait s'en prendre à un point de deal ! C'est curieux pour un sociologue comme indignation. Mais c'était charmant.

G. E. :

Non, mais il ne faut pas avoir trop d'indignation ou trop d'idées sur l'époque, mais je me suis dit qu'une bibliothèque ce n'était pas bonne idée.

R. V. :

Ah non, ce n'est pas une bonne idée. J'habite dans un quartier où il y a une petite bibliothèque municipale qui a été braquée.

M. M. :

Bonjour, je vis en zone rurale et j'aurais aimé savoir comment on pourrait parvenir à faire connaître la programmation de France culture ? Inciter les gens dans ces zones qui n'ont pas toujours accès à un lien social très fort, qui sont assez isolés même. Comment arriver à leur donner accès à toute cette information ? Pour nous, elle nous parle parce qu'on la trouve intelligente. Elle nous grandit. Elle nous permet de réfléchir à des thématiques diverses et variées, tout ce que vous faites tous les matins. Ce serait tellement bien que beaucoup de ces gens-là qui malheureusement ont des vies difficiles, compliquées, un peu en dehors de la culture, comment leur donner accès à cela. Je pense que c'est vraiment important parce cela permet socialement de réunir les gens.

G. E. :

Où habitez-vous ?

M. M. :

J'habite dans le Puy-de-Dôme. Je travaille dans la Creuse en fait, donc dans une région qui est un peu enclavée, une région agricole, Je suis vétérinaire rural.

00:13:59 **G. E. :**

Et les gens sont informés comment ?

M. M. :

Justement, ils ne connaissent pas France Culture ou peu. J'essaye au cours de mon travail au quotidien de les amener à écouter et à les orienter vers des émissions et des choses qui leur permettent de réfléchir à des thématiques auxquelles je suis attaché.

G. E. :

Mais alors qu'est-ce qu'ils écoutent ?

M. M. :

Ils n'écoutent pas grand-chose. On a l'impression qu'ils ne s'informent pas trop ou mal ou d'une façon uniquement locale, mais qu'ils n'ont pas accès justement à cette Culture avec un grand « C » qui me semble vraiment importante pour arriver à cohabiter socialement entre nous tous, avec toutes nos différences, nos points forts, nos points de faiblesse. Et pour moi, France Culture, c'est un lien avant tout. Je suis relié à cette station. Je vous écoute tous les jours et j'ai l'impression de vous retrouver tous les matins. Ça me fait du bien.

Parce que vous nous amenez à réfléchir. On n'est pas forcément d'accord avec vous, ce n'est pas grave. Vous mettez le doigt sur des choses qui nous parlent. Et ça, je trouve que, aujourd'hui, vous êtes la seule chaîne qui permet cela. Donc la question que je me pose, c'est comment

arriver à faire rayonner cela au-delà de nos petites possibilités d'auditeurs. On est réunis, on se parle, mais comment aller au-delà ?

G. E. :

Écoutez, là vraiment, je ne sais pas très bien. Normalement les réseaux sociaux doivent jouer un rôle, mais c'est sûr que l'on est confronté à une sorte de quadrature du cercle : pour que les gens apprécient France Culture, il faudrait qu'ils aient la possibilité de l'entendre… donc qu'ils soient exposés à France Culture… et il est difficile de faire entendre, de faire tester une radio. Alors par exemple, sur les ***Matins***, il y a quelque chose qui m'horripile c'est qu'il y a des personnes qui estiment que sur France Culture, il n'y a pas d'actualités, ou alors que l'actualité ce n'est pas vraiment de l'actualité. Donc on a beau suivre l'actualité, sauf le vendredi où en général je m'accorde un pas de côté (ce matin, j'avais Barbara Cassin) sinon, le reste du temps on est vraiment très centrés sur l'actualité. Il m'arrive même de changer un plateau parce que je pense que l'actualité a changé ! Donc vraiment, on souhaite que lorsque vous allumez votre poste ou quand vous écoutez votre appli, vous n'ayez pas la sensation d'être hors actualité. C'est quelque chose de très important pour moi.

Malgré cela, il y a des personnes qui souhaitent ou bien s'informer autrement ou bien ne plus s'informer, mais alors, je sais plus trop ce qu'on peut faire dans ce cas.

Il y a aussi des gens qui ont décidé de s'informer, comme ils disent, via les réseaux sociaux. Bon courage !

Malheureusement, c'est le cas de beaucoup de jeunes, et de moins en moins jeunes d'ailleurs, qui s'informent via les réseaux sociaux. Comme je vous l'ai dit en introduction, pour moi c'est quelque chose d'assez préoccupant, parce qu'une société de gens qui seraient informés par les réseaux sociaux, c'est à dire pas informés en fait, je ne sais pas ce que ça peut donner…

La salle :

Je voulais vous remercier, en particulier Pierre qui nous a tous conviés pour faire cette rencontre dans un établissement scolaire, parce qu'effectivement cela a permis à nos élèves de travailler avec la documentaliste, parce que s'informer, ça s'apprend et surtout quand on est jeune. Effectivement, ces jeunes-là n'avaient jamais entendu parler de France Culture dans l'établissement. Les enseignants connaissent France Culture mais ne l'écoutent pas tous. Le fait d'avoir fait un projet ici, ça nous a fait travailler de notre côté. C'est une façon de leur faire connaître autre chose.

Annie-Claude Motron :

N'avez-vous jamais été accusé de « parisianisme » ?

G. E. :

J'ai été accusé de tout ! Oui probablement mais c'est absurde. Je ne vois pas du tout en quoi je suis Parisien. Alors effectivement, sur le plan de l'état civil je suis né à Paris ; sur le plan de mes activités personnelles, je possède une maison dans la Drôme où j'essaye d'être le plus clair de mon temps. Je suis très attentif à ce que vivent les Français. Je n'ai pas du tout l'intention de me centrer sur l'actualité parisienne. On est accusé d'être « parisianiste », bobo…enfin la litanie habituelle mais je suis assez indifférent par rapport à ces insultes. Alors en revanche, si vous vous trouvez que je suis parisianiste, qu'il y a un certain nombre de sujets trop parisiens, dites-le-moi !

Marie :

Je voudrais citer un exemple contraire. Un été, il y a quelques années, je suis allée voir des parents dans le centre de la Bretagne, Un jour, je rentre dans une chèvrerie et le propriétaire était en train de traire ses chèvres en écoutant France Culture. Ensuite j'ai eu l'occasion de revoir le couple d'éleveurs et on a eu des échanges assez intéressants. Ils n'étaient pas du tout des intellectuels, mais ils écoutaient France Culture. L'exception ?

A. G. :

En aparté, on ne capte pas Radio France dans tous les endroits de France.

Janine Mossuz-Lavau :

Je voulais intervenir sur ce qu'a dit Guillaume Erner, qui comme beaucoup d'autres, met en cause les réseaux sociaux. Personnellement, j'écoute France Culture, beaucoup France Inter, France Info, enfin toutes les chaînes de Radio France, mais je suis aussi sur Facebook. Je ne voudrais pas qu'on jette à la poubelle les réseaux sociaux, notamment Facebook, parce que j'y trouve énormément d'informations, souvent bien avant qu'elles ne soient annoncées par les radios, les télévisions ou les médias écrits (je lis aussi le « Monde », « Libération », etc.). Ce sont souvent des personnes concernées, des témoins qui directement alertent sur tel ou tel sujet, et que l'on va retrouver plus tard et pas toujours aussi bien retranscrits.

Moi-même, j'y mets plein d'informations qui peuvent être utiles à des tas de gens, quand c'est la publication d'un livre, d'un colloque, etc. parce qu'ils n'en ont pas entendu parler autrement. Donc je pense qu'il ne faut pas les opposer. Ils sont complémentaires et les réseaux sociaux peuvent être tout à fait utiles. En tout cas, je le vois dans ma profession intellectuelle, puisque je suis chercheuse CNRS à Sciences Po. et mes collègues aussi, on trouve énormément de choses, et on annonce des éléments sur Facebook. Et c'est donc complémentaire par rapport aux informations qu'on peut avoir sur les radios, les télés pour parler de nos livres. Donc ne les opposons pas. Non, Facebook n'est pas ce galeux qu'il faudrait envoyer je ne sais pas où, au fond de la rivière.

G. E. :

Mais je pense qu'on ne voulait pas parler de Facebook, mais surtout de Tiktok. Moi, je suis sur Facebook tout le temps pour les groupes de vélos et de courses. Mais cela dit, je suis largement pollué dans mes timelines par des publicités. En fait, si vous voulez, il y a deux réseaux sociaux qui ont eu à mon avis une influence délétère sur le débat public, ce sont Twitter qui radicalise les positions et Tiktok, qui, à mon avis, présente un potentiel décérébrant incroyable. Ça rend idiot. Et Twitter où vous n'avez que des visions radicales et antagonistes de la société. Donc dans ces deux cas, ce n'est pas très agréable. Le vrai problème c'est qu'un jeune n'utilise pas les réseaux sociaux de la même manière que moi.

Henry Faÿe :

Moi je suis pas mal sur Facebook et je trouve que Facebook est complètement infesté de propagande « poutinienne » à haute dose. C'est absolument impossible. On se demande, s'il n'y a pas des usines à trolls qui marchent à fond. C'est détestable !

Florence Marc :

Je trouve que c'est extrêmement préoccupant. Je me demande bien comment en sortir. J'ai une petite suggestion à faire. Est-ce qu'au niveau de l'enseignement dans les collèges et dans les lycées, il n'y aurait pas moyen d'obtenir que dans le programme, section lettres, par exemple, on parle de la radio et qu'on donne une idée à tous ces gamins de ce que ça peut être qu'une émission de radio ? C'est la première chose à faire.

La salle :

C'est déjà fait.

F. M. :

Je n'ai donc rien inventé. Je me considère comme quelqu'un de privilégié, d'ouvert, de curieux. Depuis toujours, tout m'intéresse. Comme disait Paul Valéry, « j'ai beau faire et beau dire, tout m'intéresse », J'ai découvert France Culture y a 20 ans grâce à la mère de ce jeune homme (ici présent) qui s'appelle Jean-Robert et j'en avais 60… C'est vous dire que j'en ai perdu du temps. ! C'est désespérant !

Fabienne Fustec :

Je travaille dans un lycée général et technologique et à un moment donné après les attentats de 2015, il y avait une forme de vigie qui se faisait dans les médias. Il y a eu beaucoup de journalistes qui sont intervenus dans les collèges et les lycées, justement pour faire de l'éducation à l'information, c'est-à- dire que nous, nous avons effectivement accueilli des personnalités des médias. Mais depuis 2-3 ans, c'est un peu retombé.

G. E. :

Le problème ce n'est pas tellement ce que vous dites, mais c'est malheureusement que l'on fait plein de choses pour tricoter et derrière il y a le détricotage avec Tiktok et le reste. On est face à une génération qui, à mon avis, met les choses sur un pied d'égalité. Je suis frappé à chaque fois que je discute avec mon grand garçon. C'est très horizontal : le point de vue d'un prix Nobel, d'un zozo sur internet, d'un influenceur, c'est la même chose !

On peut passer notre vie dans les bahuts, ça ne changera rien. Il y a une sorte d'aplanissement des choses c'est à dire qu'il faut réussir pour que tout cela serve à quelque chose. Il faut vouloir croire que la parole d'un journaliste n'est pas la même que celle d'un humoriste qui n'est pas la même chose que la parole de …etc. Mais, c'est le contraire qui se produit. Tout est horizontalisé. Si on vous dit : « vous êtes journaliste, mais alors, qu'est ce qui me prouve que… »?

Et pire encore, la parole des journalistes est remise en cause.

R. V. :

En même temps, il faut quand même voir que le langage s'affaisse. J'ai appris avec beaucoup de douleur que des paysans étaient « pressurisés », les malheureux ; j'ai appris qu'un budget était « oblitéré » ; j'ai appris qu'un navire avait fait un « chavirement ».

Le statut de journaliste, on ne met pas en cause leur bonne foi et leur honnêteté, mais alors l'outil de la parole c'est quelque chose ! Quand j'étais enseignante, je m'amusais beaucoup. On m'a dit un jour, Madame, vous êtes « polygrottes ».

Tatiana Redalié :

Oui, on disait qu'il y a beaucoup d'horizontalisation. J'ai aussi la vision qu'il y a également beaucoup de clivages. Il y a eu des mots qui ont fusé précédemment : intellectuel, culture avec un grand « C » ou un petit « c ». Alors oui peut-être, mais j'aurais quelque chose à proposer qui s'appellerait un métissage. Je suis psychiatre et psychanalyste. Je reçois toutes sortes de personnes, de toutes couches de la société. J'ai, par exemple, des patients qui me disent « non, moi je n'écoute pas France Culture », mais des personnes déjà assez cultivée. Il y a sous-jacent comme l'accusation d'intellectualisme.

Il y a eu déjà beaucoup d'améliorations depuis la nomination de Sandrine Treiner. Le petit « c » de culture a trouvé sa place, sans dépréciation de la culture avec un grand « C », mais ça n'a pas encore suffisamment diffusé.

G. E. :

On essaye en effet de coller aux demandes de la société, notamment par le biais des podcasts, en essayant d'apporter un supplément d'informations et de connaissances. Les choses changent. Je partage exactement votre constat Madame.

Jacqueline Smouts :

Bonjour Monsieur Erner, moi j'apprécie beaucoup vos émissions.

Bon, apparaissent maintenant sur Facebook, par exemple des vidéos sur Hannah Arendt. Quelle est l'audience de ces vidéos qui sont remarquables. Je ne comprendrais pas que des jeunes n'y soient pas intéressés. Est-ce que vous avez des retours sur ce genre de sujets ?

G. E. :

Alors c'est ce qu'on essaie de faire sur Tiktok, mais je n'ai aucun retour là-dessus de ce côté.

Effectivement, il y a des vidéos qui sont faites par France Culture, qui sont très regardées, mais qui nécessitent de faire du montage très consommateur de moyens. On ne peut pas les produire de manière illimitée. Là se pose la question de la dotation financière au service public.

J'ai entendu la ministre Rachida Dati dire que Radio France était essentiellement écoutée par des CSP+ et vieux. Cela m'agace beaucoup parce que je ne sais pas très bien ce qu'est un CSP plus : un professeur, est-ce un CSP+ ? Du point de vue de son salaire ou de sa feuille d'impôts, non, mais du point de vue de son capital culturel, oui c'en est un.

On sait que pour France Culture, c'est difficile de recruter des gens qui n'ont pas bac +3. Je parle pour les jeunes.

Il y a ce seuil qui fait que vous êtes un auditeur de France Culture ou pas. Je ne suis pas sûr que j'y arriverais. Par exemple, ce matin, j'ai fait l'Odyssée. J'ai essayé de faire cela le plus simplement possible en expliquant tout, mais

cela restait quand même l'Odyssée. Si vous ne voulez pas écouter une dame qui vous dit des mots grecs, ça ne va pas pouvoir être sur France Culture.

Alain

Pour ma part, j'ai écouté cette émission ce matin. Je l'ai trouvée formidable. Je me suis souvenu avoir étudié l'Iliade et l'Odyssée en classe de 6e et 5e. Donc il y a des jeunes qui écoutent France Culture très jeunes.

A.G. :

Et là j'engage un peu l'association. Dire que Radio France c'est principalement écouté par des CSP+ et vieux est complètement faux, des enquêtes le démontrent.

Vous nous avez parlé de votre expérience dans le Sentier, mais vous avez surtout fait un gros travail de sociologie sur la mode. Alors est-ce différent de la radio ?

G. E. :

Oui c'était très bien la mode, mais c'est fini. France Culture, ce n'est pas tellement la mode, d'abord on fait de la radio comme vous le savez et donc l'image compte peu. C'est peut-être méchant, mais un physique de radio ce n'est pas un physique de mannequin.

Anne-Marie Petit

Je voudrais en savoir plus sur votre travail de sociologie.

G. E. :

J'ai fait ma thèse sur les modèles explicatifs de l'antisémitisme. Ensuite, j'ai écrit un livre sur la sociologie de la mode et j'ai enseigné la sociologie de la mode à Sciences-Po pendant 3 à 4 ans.

C'est une thématique qui m'intéresse toujours, mais que je ne suis plus du tout.

AM. P. :

Est-ce que vous pensez que la mode a de l'avenir ?

Oui là je peux vous rassurer, la mode a de l'avenir, mais je pense qu'elle va se décliner différemment et va de moins en moins concerner les vêtements. Je la verrais plus sur l'apparence corporelle, la chirurgie esthétique, les tatouages, ces choses-là.

Antoine Odier :

Bonjour. Je voudrais revenir à l'année 2015 où vous avez commencé l'émission. À partir du moment où vous avez été approché par Sandrine Treiner pour reprendre Les ***Matins***. Est-ce que vous pourriez nous parler du travail que cela vous a demandé à l'époque ? Est-ce que vous avez dû préparer un pilote ? Est-ce que vous avez eu des mois pour préparer l'architecture de l'émission ? J'imagine que vous n'avez pas appris le 30 juin 2015 que vous commenciez à la rentrée ?

G. E. :

C'est pire que ça, j'ai dû apprendre le 20 juillet que je commençais le 1er septembre !

A. O. :

Vous n'avez pas pris de vacances cet été-là, j'imagine.

G. E. :

Alors non, d'ailleurs j'ai terminé un bouquin. J'ai dû connaître 23 rentrées à Radio France. La plupart du temps, les choses ne se règlent pas avant le 25 août ! C'est une spécialité Radio France de terminer les réglages 1 h avant l'antenne. Donc non, je n'ai pas eu du tout le temps de préparer. J'ai fait une chose assez simple. J'ai repris le conducteur de Marc Voinchet. De mémoire, il n'y a quasiment pas eu de modifications, sauf « moi », qui était une modification importante ! Mais sinon, je me suis vraiment glissé dans ses chaussons et c'est l'année d'après où j'ai fait les modifications.

Vous savez, vous ne pouvez pas réinventer l'eau tiède non plus. Pendant un temps, la Matinale commençait à 7h00, ensuite elle a commencé à 6h30, ensuite à nouveau elle a commencé à 7h00.

Il y a des limites physiques à la Matinale. C'est à dire que si vous avez 2 h, vous pouvez la prolonger à 2h30. Vous pouvez faire comme France Inter et considérer que le 9-10 c'est la matinale. Mais sur France Culture, il y a l'émission d'histoire qui suit, c'est une institution. Il ne faut pas y toucher.

En fait, il n'y a pas grand-chose à faire. Est-ce que je me suis formé à la matinale ? Non, évidemment. Ce qui s'est passé, c'est que lorsque vous arrivez, vous vous faites une représentation de ce que les gens attendent sur France Culture. Et c'est là où c'est étonnant, parce que vous vous trompez forcément. Maintenant ça fait 10 ans que je le fais. Je ne me pose plus la question de ma légitimité. Je conçois tout à fait qu'on ne m'aime pas ou qu'on n'apprécie pas les émissions que je fais. Dans ce cas-là, je crains qu'il faille écouter autre chose. Je ne m'interroge plus sur ma légitimité et c'est un grand changement. Alors qu'au début je m'interrogeais beaucoup s'il fallait faire ci ou ça. Ce sont des questionnements absurdes parce que je pense que ce qui importe sur France Culture, c'est de faire des choses qui, encore une fois, apprennent des choses aux gens, cela c'est important. Le reste, vous le faites à votre guise. Je ne sais pas ce que vous en pensez d'ailleurs, c'est à vous de me répondre. Comment vous, vous considérez les choses ?

La salle :

La question concernait plutôt ce que j'ai lu dans un article du journal des médias de l'INA qui parle de votre parcours et en particulier concernant les ***Matins***. Vous racontez que Sandrine Treiner ne vous harcelait pas, mais vous envoyait des SMS pendant l'émission pour vous guider ou pour donner son avis sur le déroulement des choses. Vous confirmez ?

G. E. :

Moi ça me dérange pas du tout qu'on m'envoie n'importe quel message pendant l'émission, notamment parce que je préfère qu'on me fasse des remarques pendant plutôt qu'après. Je déteste qu'on me dise « tu n'as pas posé cette question-là ». Je préfère qu'on me le dise, pourvu que ce soit clair et que je ne commence pas à phosphorer sur une formule ambiguë. Par exemple, si on me dit : « interroge-la sur la politique », je comprends ce que ça veut dire. Je peux être d'accord ou pas d'accord, ça c'est autre chose. Mais ça m'importe beaucoup de savoir où j'en suis. Par ailleurs, c'est un peu la chose que l'on évoquait tout à l'heure. Au début, j'étais débutant, j'avais besoin d'être rassuré sur le fait que les choses se déroulaient bien, que l'interview était intéressante, etc. ou qu'elle ne l'était pas. Maintenant, j'ai une autre philosophie après 10 ans de métier. Je sais qu'on ne réussit pas toutes les matinales, c'est

à dire qu'une matinale, c'est une ânerie par jour au minimum. Vous voyez ce matin, je sais ce qui ne n'allait pas, je sais ce que je ne referai pas. Pour l'instant, je touche du bois, on a évité le « crash industriel ». Je me dis ça va continuer, que lundi aussi on va éviter le crash. J'ai suffisamment de bouteille pour rattraper des trucs un peu bizarres. Même si un jour je me retrouvais sans invité pendant 2h30, je pense que je réussirais à combler l'antenne, à me débrouiller. Évidemment, je ne vous l'aurais pas dit il y a 10 ans. C'est à mon avis très dangereux en radio, il n'y a pas qu'en radio, d'être sourd à ce que les autres vous disent. Le moment où vous commencez à perdre pied, c'est lorsqu'on n'entend plus ce que l'on vous dit. J'ai connu deux-trois personnes à qui cela est arrivé. Des stars internationales qui pensaient qu'on ne pouvait rien leur apprendre et qui étaient vraiment complètement sourdes, jusqu'au moment où la surdité dans le domaine de l'esprit, ça peut entraîner des conséquences funestes.

A. O. :

Je vous repose la question courte avec réponse courte. Vous n'avez pas eu à faire un pilote avant la première de l'émission ?

G. E. :

Jamais. Ah ! Je ne vous dis jamais, J'ai peut-être tort. Je pense qu'on a fait un pilote effectivement, vous avez raison sur les enchaînements. Mais cela ne sert pas à grand-chose.

La salle

De toute façon vous effectuez un travail d'équipe et vous n'avez pas le temps de tout lire avant ?

G. E. :

Non, bien sûr. C'est autre chose. L'équipe est décisive. C'est vraiment essentiel d'avoir une bonne équipe. J'ai une rédactrice en chef, Isabelle de Gaulmyn (productrice déléguée), j'ai trois journalistes qui m'accompagnent quotidiennement, Marie-Lys de Saint Salvy, Mathilde Thon-Fourcade et Emma Lichtenstein et j'ai une journaliste, Juliette Devaux, qui travaille avec Marguerite Caton. Ensuite, il y a un ou deux stagiaires. J'ai Félicie Faugère qui est la réalisatrice des ***Matins*** et avec qui je passe une partie de mes nuits, parce qu'on se voit tous les jours et c'est l'une des personnes que je vois le plus. C'est vraiment mon vis-à-vis dans l'élaboration de l'émission. C'est elle qui est derrière la vitre, qui sait tout ce que je dis et tout ce que je fais. C'est elle qui va faire une grimace quand quelque chose débloque. C'est elle qui va me dire au micro, parce j'ai un casque pendant l'émission, « on s'embête », ou alors « passe à un autre invité ». C'est quelqu'un qui a une importance décisive et son avis m'importe énormément. Effectivement, on me fait des fiches. Je lis tout. Il faut s'entendre sur ce que cela signifie. Je ne suis pas un critique de livres. L'idée ce n'est pas de lire la totalité du livre et de le maîtriser. Je ne vais pas non plus faire faire un cours sur un livre. J'ai un avantage sur un professeur, j'ai l'auteur en face de moi. Généralement l'auteur a deux-trois idées sur le livre qu'il fait, s'il l'a écrit. Mon problème, ce n'est pas du tout de maîtriser le livre comme le ferait un professeur, c'est de savoir sur quoi je vais entraîner l'auteur. De quoi je veux qu'il me parle ? Le fait d'être embarrassé par des détails n'est presque plus un problème. Il faut avoir une vision qui confine à l'épure de ce que vous voulez attendre de lui. C'est très simple. Il suffit de vous rater sur les bons sujets pour rater une interview. Par exemple, si vous parlez à Émile Zola de l'amour, vous aurez des réponses moins intéressantes que si vous lui parlez de la stratification sociale et des questions d'ascension sociale sous le 3e Empire, parce que c'était cela son sujet. Enfin, on peut discuter de ce que je viens de dire, mais vous voyez l'esprit, c'est vraiment cela qui importe. J'ai des collaborateurs qui me font des fiches et qui effectivement, eux, ont lu le livre et sont censés l'avoir lu de manière précise. Mon problème n'est pas tellement de maîtriser le livre, mais de maîtriser l'invité, ce n'est pas la même chose. Il y a des gens qui sont d'excellents romanciers et de très mauvais invités et réciproquement. Par exemple, j'aime beaucoup Patrick Modiano, parce que je trouve qu'il a un charme dans sa manière de parler.

A. G. :

J'ai les noms de votre équipe. Ça fait quand même 12 personnes au moins. Ce qui nous intéresserait, c'est de savoir comment vous organisez les choses avec la technique, le choix des sujets, des personnes. Cela évoque un orchestre.

G. E. :

Il y a un problème de terminologie. En fait, pour moi, l'équipe ce n'est pas l'équipe. Il y a l'équipe de journalistes avec qui je travaille, ensuite il y a les chroniqueurs, les gens à l'antenne.

Les chroniqueurs, ce sont, par exemple, Alexandra Delbeau, Lucile Comeau, François Saltienne. Et puis, il y a encore une autre catégorie de personnes que vous entendez à l'antenne. Ce sont les gens de la rédaction, les personnes qui font les journaux : Anne-Laure Chouin, Margaux Delpierre et Catherine Duthu qui fait la Revue de Presse Internationale. Là, c'est assez compliqué parce que les journalistes dépendent d'une Direction et ne sont pas sous mes ordres. Les chroniqueurs ont une liberté éditoriale. Je ne vais pas relire leur papier. Je ne suis pas là pour ça. Je peux faire des observations de forme, mais pas des observations de fond. Je peux, à titre privé, être en désaccord avec ce qu'ils disent. D'ailleurs, ce n'est pas l'émanation de ce que je pense. Ils pensent ce qu'ils pensent et ils disent ce qu'ils pensent. Mais je pense que c'est important qu'un chroniqueur soit indépendant, qu'il ait sa personnalité, ce qu'ils ont tous. La seule chose qui m'importe, c'est qu'il n'y ait pas de doublon, que l'on évite de traiter le même sujet depuis 6h30 jusqu'à 9h, que l'on puisse évoquer différentes questions, différents problèmes et éviter de parler deux fois de la même chose dans la Matinale.

A. G. :

Vous jouez un rôle de chef d'orchestre afin que les sujets soient harmonisés ?

G. E. :

Ce n'est pas moi qui le fait, c'est l'équipe et Isabelle de Gaulmyn qui répertorie les sujets et s'arrange pour qu'il n'y ait pas de doublon. Cela ne fonctionne pas toujours.

PJ. D. :

Faites-vous des liens avec d'autres émissions ? Je pense notamment à l'émission de Julie Gacon qui nous avait expliqué qu'il y avait aussi, au niveau de la chaîne, une régulation des sujets afin d'éviter les redondances.

G. E. :

C'est le rôle du directeur des programmes Florian Delorme.

PJ. D. :

Et le rôle d'Emmanuel Laurentin ?

G. E. :

C'est pour les documentaires, pas pour les ***Matins***.

T. C. :

Et les relations avec le Journal de 12h00, Thomas Cluzel ?

00:56:23 **G. E. :**

On n'a pas de relations avec les ***Midis***. On ne va pas recevoir la même personne aux ***Matins*** et aux ***Midis***. Thomas arrive 3 h après nous, donc l'actualité elle a déjà changé en 3 h. C'est le regard de Thomas. Il fait ce qu'il veut, et de toutes façons après nous.

00:57:01 **Hubert Liénart :**

Bonjour. Monsieur Erner, comment organisez-vous la Revue de Presse Internationale ?

G. E. :

C'est simple, je ne l'organise pas du tout.

Catherine écrit entièrement la revue et elle arrive avec son texte. J'ai mes « relances ». C'est elle qui les écrit aussi. Parfois, je dis des bêtises parce que c'est dans mon caractère. C'est elle qui écrit tout. Je me contente de lire son texte.

H. L. :

Parce que j'avais impression que vous donniez votre avis dans la Revue.

G. E. :

Cela fait déjà 2 fois que dans cette assemblée on le dit. J'espère que je ne donne pas trop mon avis. Je ne suis pas vraiment là pour donner mon avis dans l'émission. Je peux apporter la contradiction à un invité de « manière artificielle ». Si vous dites *blanc* pour provoquer la discussion, je vais dire *noir* quel que soit mon opinion. Et si vous dites *noir* je vais dire *blanc*, y compris si je suis entièrement d'accord avec l'invité. Cela fait partie de l'exercice intellectuel. Parce que sur France Culture, vous en êtes les témoins, on n'aime pas trop les clashs. Par exemple, un dispositif « chasseur-écologiste ». Cela ne plaît pas. Je le mets dans ma voix parce que je sais doser. Je ne vais pas m'énerver. C'est rarissime que je le fasse.

Et pour le reste, les Chroniques, mes relances sont toutes écrites. Ce n'est pas moi qui les écris.

A. G. :

Certains auditeurs qui n'ont pas pu se déplacer m'avaient soumis quelques questions. Est-ce qu'il arrive que des interventions de chroniqueurs, par exemple, soient pré-enregistrées ?

G. E. :

Ponctuellement, oui. Moi je n'aime pas tellement. Je préfère que les gens soient présents. Sinon, cela fait de la « radio en boîte ». C'est généralement moins bon.

A. G. :

Vous faites une Revue de presse tous les matins qui est très bien, mais vous ne parlez jamais du journal Le Monde : pourquoi ?

G. E. :

Vous avez raison, pour une question absurde : je ne l'ai pas ! Il ne figure pas dans la liste de journaux que l'on m'apporte le matin. Il va falloir que je change ça.

A. G. :

Même question avec Télérama qui parle souvent de Radio France et de France Culture. Vous n'en parlez jamais.

G. E. :

Oui il est très rare que je fasse référence à des magazines. En revanche, j'essaie d'aller de l'Humanité au Figaro. Je veille attentivement au pluralisme. Je ne parle jamais de Mediapart, parce que Mediapart se considère comme un journal. Mais en fait, en pratique, je ne dispose que de peu de temps pour faire ma revue de presse. J'arrive et je prends les journaux que l'on m'apporte.

A. G. :

J'ai quelques observations. Vous avez des collaborateurs qui sont tous très bien. Certains parlent un peu trop vite. Je pense par exemple à Marguerite Caton. Elle nous présente des éléments très intéressants, mais elle a un débit difficile à suivre. Catherine Duthu parle assez vite aussi. À contrario, Julie Gacon parle très bien. Sébastien Paour, correspondant aux USA, parle très lentement et c'est vraiment un plaisir. Donc, vous pouvez leur signaler en toute bienveillance, naturellement, nous apprécierons.

G. E. :

Ce n'est pas facile.

A. G. :

Il y a une question éternelle, celle des traductions simultanées.

Alors ça serait peut-être plus simple de laisser parler la personne étrangère pendant, une dizaine de secondes et ensuite que l'on coupe carrément l'invité et qu'on passe au français. Qu'en pensez-vous ? Est-ce possible ?

G. E. :

Tout, mais pas ça ! On est obligé de faire de la traduction simultanée. J'essaye d'y veiller mais peut- être pas assez. Il faut que le niveau sonore de l'invité, qui est en langue étrangère, soit baissé pour ne pas interférer, parce que j'ai deux personnes en studio (l'invité et le traducteur). Il faut que je me concentre sur l'une des 2 langues. La réponse est que je limite le nombre d'émissions avec des traductions. C'est dommage, il y a plus d'étrangers que de Français dans le monde.

T. C. :

J'aimerais revenir sur une position que vous avez prise de ne pas avoir d'invité politique. Je la relie au fait qu'on n'aime pas les clashs à France Culture.

Je pense que l'on manque d'espace de débat entre des acteurs politiques qui ne sont pas du même bord ; qu'on n'invite pas dans la crainte que ça va se terminer en clash. J'imaginais qu'à France Culture, on aurait pu inventer une façon d'avoir des invités politiques qui n'ont pas le même avis, mais qui peuvent se parler sans s'insulter, sans être

invités à s'insulter pour pouvoir faire de l'audience. Qu'en pensez-vous ?

G. E. :

Non, cela existe avec ***Sens politique***, (Samedi 12h45). Il faudrait s'adresser à Astrid de Villaines

T. C. :

D'accord, mais sur l'histoire de pas avoir de politiques et les conséquences du manque de débats contradictoires apaisés, selon moi ?

G. E. :

Je ne fais de politique. Je ne le ferai pas parce que c'est trop compliqué à gérer. Cela entraînerait des récupérations de temps de parole. On ne changera pas la formule. Mais si Astrid de Villaines veut faire un débat dans le cadre d'une émission politique vous pouvez lui proposer.

Jean-Robert Caillol

Oui, Monsieur Erner, je voudrais juste rebondir sur votre intervention du début concernant les réseaux sociaux et la façon dont s'informent les jeunes aujourd'hui. Il y a une vingtaine d'années, lorsqu'il n'y avait pas de réseaux sociaux, on avait un choix assez limité, entre différentes radios, différents médias. Aujourd'hui, il y a une multiplication de médias qui sont purement commerciaux et qui ont besoin de faire une audience, alors qu'auparavant on était dans une information qui restait relativement libre.

G. E. :

Relativement libre, pourquoi, par rapport à aujourd'hui ?

JR. C :

Je pense que France Culture est quand même aujourd'hui, relativement libre de choisir ses contenus. Ce qui n'est pas garanti demain avec le projet de fusion. On ne cherche pas systématiquement l'audimat.

G. E. :

Il n'y a pas autant de différences entre hier et aujourd'hui. Les audiences nous importent, c'est important pour nous. Je ne sais pas si ça fait vivre la chaîne, il faut poser la question à Émelie de Jong, la directrice de France Culture. Ce que je constate, c'est que l'audience de France Culture n'a fait que croître. C'est important l'audience, parce que c'est aussi notre survie. Parce que le discours de la tutelle de la ministre de la Culture consiste à dire : on met de l'argent pour quelque chose qui n'est écouté que par les riches. Alors si en plus, même les riches ne l'écoutent pas, qu'est-ce qu'on entendrait ?

Notre meilleure protection, c'est quand même l'audience. Et même l'audience, en tant que telle ne suffit pas à nous protéger puisque nos camarades d'Inter appartiennent à la première radio de France. Cela n'empêche pas la tutelle, apparemment, de considérer que les choses ne vont pas. Ensuite, il faut poser la question à Rachida Dati. Je ne sais pas ce qu'elle entend par là. Il y a la question de la Holding. Je n'ai rien contre la Holding. C'est certainement une idée formidable. Je n'ai toujours pas compris pourquoi ! Si on me donnait un argument… On me dit que plus c'est gros, plus c'est beau… Je ne sais pas pourquoi. On me dit qu'il y a des synergies. J'attends de voir lesquelles. Les gens qui sont à la rédaction de Radio France sont occupés à faire de la radio et pas de la télé et réciproquement. Je suis sûr que c'est une idée formidable, mais je n'ai pas compris pourquoi. Tant que je n'aurais pas compris pourquoi, je serai gêné pour l'applaudir.

Alors à moins qu'on me dise…c'est une très bonne idée parce que vous allez faire des économies. Mais pour l'instant on ne me l'a jamais dit. Et là aussi, j'aimerais comprendre pourquoi.

Effectivement, on peut dire qu'entre Radio France et France Télé, il n'y a besoin que d'un seul service pour la paye. Oui c'est possible qu'il n'y ait besoin que d'un seul directeur administratif et financier. Peut-être que la gestion est décisive, mais je ne suis même pas certain que si on ajoute 5 000 personnes à France Télé il n'y ait pas besoin d'un back office d'autant plus important. Donc c'est une très bonne idée mais je ne sais pas pourquoi.

A. G. :

On se pose les mêmes questions. Nous, à l'AFC, nous défendons la qualité de la radio.

G. E. :

La qualité et la confiance.

A. G. :

J'ouvre une parenthèse avec l'exemple de la ***Cellule Investigation*** de Radio France. La qualité et la pertinence des enquêtes sont des éléments auxquels nous tenons beaucoup. Alors puisqu'on parle de liberté et d'indépendance, avez-vous dans vos émissions une totale indépendance ? Êtes-vous libre de faire ce que vous voulez, entre guillemets ?

G. E. :

Totale indépendance, oui évidemment, collégialité aussi. Je revendique le fait de ne pas avoir la science infuse. J'ai besoin qu'on me dise si je pense vrai ou pas, si c'est bien, si c'est une bonne idée. Donc je compte sur mes camarades, la direction, mon équipe, les auditeurs.

Il y a des moments où il faut prendre son risque. Il y a des choses où je suis buté parce que je considère qu'il faut inviter Untel, parce que c'est lui qui parle le mieux de ce sujet et que c'est ce sujet dont il faut parler aujourd'hui. Et aussi parce que j'ai des goûts personnels. J'essaye de pas trop les mettre en avant, mais il y a des sujets que vous appréciez plus que d'autres et que vous traiterez mieux que d'autres. Il y a des sujets qui ne me parlent pas, alors j'évite de les traiter.

Par exemple, quand il y a eu le conflit sur les retraites, après la première émission, je me dis « non, je n'en referai pas » … et bien, on a passé 6 mois à faire des émissions sur les retraites. J'en ai fait je ne sais pas combien ! Donc il y a des moments où l'on est rattrapé par l'actualité et même lorsqu'on n'aime pas quelque chose, on est obligé de le faire.

A. G. :

Vous arrive-t-il d'avoir des commandes de la direction qui vous demande de traiter certains sujets?

01:14:26 **G. E. :**

Bien sûr, ce qui ce qui est normal et très bien.

AM. P. :

Il y avait un petit intermède humoristique vers 07h14. Vous le maintenez parce que c'est très intéressant ? Personnellement, ça me plaît, parce que ça me fait du bien.

A. G. :

Alors c'est bien de mettre de la fantaisie parce qu'on est noyé d'actualités souvent anxiogènes. Mais j'avoue que personnellement, il y a des moments où je ne comprends pas ces intermèdes humoristiques

G. E. :

Cela signifie que cela ne fonctionne pas, que c'est raté ! Je le dis souvent : une ***matinale***, c'est une bêtise par jour.

Marc Bavant

Je voulais souligner la différence entre les relations que vous entretenez avec Alexandre Morales et Alexandra Delbeau, par exemple. J'ai trouvé formidable les chroniques d'Alexandre Morales. On comprenait tout très bien, c'était tranquille, il n'y avait pas d'interférence. Mais avec Alexandra Delbeau. vous êtes toujours en train de la faire rigoler. En plus, comme elle a une diction un peu trop rapide, on ne comprend pas très bien ce qu'elle dit. On se demande parfois même si elle comprend ce qu'elle dit.

G. E. :

Non, elle comprend tout à fait ce qu'elle dit. C'est une femme merveilleuse. Elle fait d'excellentes chroniques. Simplement chaque chroniqueur a son style et comme Alexandra est beaucoup plus assurée que ne l'était Alexandre, qui lui, commençait, je considère que c'est plus facile pour moi d'intervenir avec Alexandra. Par ailleurs, il y a des numéros d'antenne, des situations créées pour éveiller les choses et je considère que c'est plus facile à faire avec Alexandra.

Henry Faÿe

Il y a une émission qui je crois a disparu, c'était ***Super Fail***. C'était formidable. Je l'ai souvent écoutée, notamment en différé. Je voulais vous féliciter pour cette émission. Si vous avez d'autres idées aussi bonnes, n'hésitez pas.

G. E. :

Ça n'existe plus. J'aimais beaucoup faire cette émission. C'est la vie de la Radio. Il y a des choses qui apparaissent, des choses qui disparaissent.

A. G. :

Je remercie Henry. J'ai acheté le livre « rater est un art ». Je m'en sers pour mes cours de Management. Extraordinaire.

Joao :

J'écoute un peu de radio, pas forcément France Culture. Je voulais savoir comment vous organisez votre journée ? Pour avoir des invités, comment cela se passe ?

G. E. :

C'est un métier, c'est comme le vôtre. Je me suis toujours demandé comment, dans un restaurant, on fait pour servir tout le monde au même moment. Chaque métier a ses mystères. Nous sommes dans une équipe qui travaille quasiment 24 h sur 24. La nuit, c'est moi qui bosse. Le jour, je termine l'antenne à 09h00. On a une réunion de débriefing immédiatement après. On va se dire ce qui a été et ce qui n'a pas été .À ce moment-là, on part sur une idée pour le lendemain. On lance le projet pour l'invité potentiel du lendemain. Il faut savoir s'il sera disponible ou pas, à moins qu'on ait déjà calé une personne. Par exemple, le 28 mai 2025, il était prévu le directeur de Sciences Po, le 22, Eva Illouz, sociologue franco-israélienne. Le reste, se détermine au fur à mesure.

C'est l'actualité qui décide. Lorsqu'il y a eu les incidents du Capitole le 6 janvier 2021, on a « cassé » le plateau pour le lendemain. Et quand Johnny Hallyday est décédé, on a « cassé le plateau » aussi. Je ne sais pas si c'était une bonne idée mais on l'a fait, jusqu'au moment où on met le rouge à 06h30, et même pendant le rouge. J'avais bouleversé le sommaire pendant l'émission parce que Bowie était mort pendant l'émission. Le Pape, lui, est mort après 9 h, donc ça va, les gens ont le droit de mourir après 9 h…

A. G. :

Vous pourriez peut-être nous inviter un jour ?

H. L. :

Je lisais avec plaisir votre Chronique hebdomadaire dans Charlie Hebdo. À présent, il n'y en a plus. Qu'en est-il de votre lien avec Charlie Hebdo ?

G. E. :

Distendu ! Ils ont arrêté ma Chronique sans me le dire, parce qu'ils ont des « problèmes de communication ». J'ai rejoint Charlie Hebdo après l'attentat à une époque où personne ne voulait le rejoindre. Ils ont arrêté ma chronique net, en me disant : « là, cette semaine il n'y a pas la place mais la semaine prochaine … ». Et puis la semaine d'après, il n'y avait pas non plus de place. Au bout de 3 mois j'ai compris qu'il n'y aurait plus jamais de place. Mais officiellement, je dois toujours faire partie du journal, même si j'étais pigiste. Je suis très peiné que cela ce se soit terminé ainsi.

A. G. :

J'habite à Bruxelles. J'écoute Radio France par Internet. J'écoute aussi beaucoup la RTBF. Avez-vous des liens avec RTBF ?

G. E. :

Non aucun. C'est bien la RTBF ?

A. G. :

C'est très, très bien. Les chaînes sont séparées par tranche d'âge, ce qui est un choix de la structure. Cela fonctionne très bien. Lorsque l'on est entre 2 tranches d'âge, on écoute 2 stations . Il y a des émissions qui sont un peu du genre de France Inter, d'autres un peu du genre de France Culture. C'est un mélange des deux. Par exemple pour les plus vieux, c'est *Classique 21*, où l'on diffuse les tubes des années 60, 70, Rolling Stones, Beatles et David Bowie.

La salle :

Qui décide des interludes musicaux ?

G. E. :

C'est Félicie Faugère, la réalisatrice. Parfois, je mets mon grain de sel.

A. G. :

Pour finir, on aimerait savoir quels sont vos coups de cœur. Vous préférez Beethoven ? Mozart ?

G. E. :

Oui, « Mon âme se prend à tout » comme disait Montesquieu. J'aime beaucoup la musique, avec des goûts très

éclectiques, qui vont de Chostakovitch à Arcade Fire. J'aime beaucoup la littérature, évidemment. En ce moment, je suis en train de lire Philip K. Dick. J'aime la poésie, le sport, enfin *pratiquer* du sport, mais pas le regarder. J'aime beaucoup faire du vélo. J'aime beaucoup voyager en faisant du vélo. J'aime beaucoup l'Asie. J'aime la Drôme, parce que c'est une région qui est merveilleuse. C'est une synthèse entre les Alpes, le Dauphiné et la Provence. J'habite dans le Diois.

Alain Ganivet :

Ce qu'on attend de vous et qui me semble vraiment important, c'est que vous nous permettiez de prendre de la distance par rapport à l'information et à l'actualité. Et ce qui va générer la qualité de notre relation, avec vous, l'écoute que l'on aura de votre analyse, ce sera cette aptitude que vous aurez à nous permettre d'avoir tous les éléments de réflexion, sans avoir de parti pris. Je voulais souligner que je me retrouve pleinement avec ce que vous faites. Ce qui fait que l'on a envie de vous écouter tous les matins, ce qui nous fait du bien, tout simplement.

G. E. :

C'est gentil, merci beaucoup, c'est adorable.

A. G. :

On peut remercier Guillaume.

G. E. :

Merci à tous, c'était vraiment adorable et à très bientôt, j'espère. N'hésitez pas à m'envoyer des critiques. J'aime beaucoup recevoir des critiques. Les plus utiles, ce sont les critiques justifiées. Ce que j'aime bien c'est qu'on me dise « je n'aime pas *parce que*… ». N'hésitez pas à le faire, cela m'est très précieux. Merci beaucoup, passez une très bonne journée.

La salle :
Applaudissements.

Paris, le 16.07.2025

Transcription assurée par Gilles Tallier,

Relectures par Alain Guignard, Anne-Marie Petit, Jean-Robert Caillol

Malgré nos relances, Guillaume Erner ne nous a pas transmis validation explicite de cette transcription.

De gauche à droite : Pierre Deysson, Alain Guignard, Guillaume Erner, Thierry colis.

PORTRAIT

« Au revoir Blandine Masson encore merci pour toutes ces années ! » Réalisatrice et directrice de la fiction sur France Culture

Après des études de lettres et de journalisme au Centre de Formation des Journalistes, Blandine Masson travaille en tant qu'éditrice. Elle devient ensuite Rédactrice en chef de la revue trimestrielle *Les Cahiers du Renard,* consacrée aux conditions de la création artistique. À la fin des années 1980, elle entre à France Culture et produits divers documentaires pour les *"Nuits magnétiques"*, *"Le Pays d'ici"*, "Grand Angle", ou encore *"Direct d'Avignon".* Elle adapte également certaines pièces de théâtre en travaillant pour les fictions de France Culture. Elle est aujourd'hui conseillère de programmes pour les fictions de France Culture.

À la rentrée 2025 ses différents modules ne seront pas reconduits. Nous pourrons la retrouver sur d'autres sites et lieux. En attendant et pour lui dire ***Merci Blandine, pour toutes ces années***, nous avons sélectionné quelques fragments de son ouvrage *Mettre en ondes,* paru chez *Actes Sud*, 2021.

"*... La fiction sonore, si elle veut rester vivante, doit saisir l'air du temps car comme le théâtre ou le cinéma, elle est le reflet de son époque. C'est pourquoi elle doit toujours être en mouvement et régulièrement se renouveler à travers l'écriture certes mais aussi la réalisation, i.e. essentiellement le choix des acteurs, la manière de les diriger, le choix de la musique, l'art du bruitage, du montage, du mixage. L'espace de la fiction radiophonique est bien celui d'une scène imaginaire, ses outils sont la voix, le bruit, la musique et le silence. Dans le monde sonore, l'onde est une scène invisible, pour laquelle il faut des metteurs en scène au même titre qu'au théâtre ou au cinéma. Le processus est le même, les actions aussi. Ces metteurs en scène on les appela metteurs en ondes en référence au théâtre puis réalisateurs en référence au cinéma […] Ce métier fut inventé pendant la Seconde Guerre Mondiale, en 1943, par un intellectuel-résistant, polytechnicien, musicien, metteur en scène : Pierre SCHAEFFER. Convaincu de l'existence d'un art radiophonique, accompagné de quelques autres pionniers indisciplinés, il développa ce nouvel art : la mise en ondes, au sein du Studio d'Essai créé à Beaune avec Jacques COPEAU. En pleine guerre et dans la perspective de la Libération, il organisa des concours insensés, bâtis sur des règles simples : Diplôme exigé : aucun. École : aucune, mais dictée-orthographe, dissertation, dictée musicale, dépannage. Le type disait : je ne suis pas technicien ! on répondait : … vous allez quand même nous dire ce que vous entendez ! On avait inversé le problème des pédagogues : ils voulaient prendre des gens qui savent quelque chose : nous nous voulions former des gens à un métier dont on ne savait rien. Nous voulions savoir : s'ils avaient une bonne oreille, s'ils étaient motivés et courageux… car nous étions en France occupée ! » (p.29-30).*

Blandine Masson dirige le service des fictions de France Culture. Elle est aussi réalisatrice de fictions, notamment ces dernières années des fictions en public, comme *Quartet* avec Jeanne Moreau et Sami Frey ou *Tombé hors du temps* et *Un cheval entre dans un bar* de David Grossman dans le cadre des productions de France Culture au Festival d'Avignon . Avec *Job art* de Claude Lucas, elle a réalisé la première fiction en public proposée par le Festival Longueurs d'ondes en 2004.

Blandine Masson a été productrice de documentaires et de magazines sur le théâtre et la littérature pour France Culture de 1987 à 1996, éditrice avec André Dimanche des Carnets de Henri Pierre Roché et du *Journal* d'Helen Hessel, rédactrice en chef de la revue trimestrielle consacrée aux conditions de la création artistique Les Cahiers du Renard, de 1989 à 1994 et lauréate de la Villa Médicis Hors les murs en 1994. Elle a mis en scène avec Alain Françon *Extinction* de Thomas Berhnard en 2010.

En 2021, elle a publié chez Actes Sud *Mettre en onde*s, un essai sur la fiction radiophonique. Elle fait partie de la seconde promotion des *« Cent femmes pour la culture »*.

Anne-Marie Petit Grenoble, le 16 juillet 2025

FESTIVALS

FESTIVAL D'AVIGNON / MASTERCLASSE AUTOUR DE BLANDINE MASSON A LA MAISON JEAN VILAR

La Maison Jean Vilar pendant toute la durée du Festival d'Avignon est le lieu de spectacles bien sûr mais aussi de nombreuses rencontres, tables rondes, lectures, expositions, projections qui sont gratuites. Ce magnifique programme, renouvelé tous les ans, est également enregistré grâce à la présence de Radio Toulouse qui installe ses studios à la maison Jean Vilar.

Le 13 juillet dernier dans la calade, la maison Jean Vilar a proposé à Blandine Masson d'organiser une masterclasse autour de sa longue expérience de la mise en onde de textes pour France Culture, qu'elle a marqué de son empreinte. Elle a programmé également jusqu'en 2024 la semaine de fictions France Culture au Musée Calvet. On célébrait également les 40 ans d'Actes Sud-papiers, collections de théâtres et d'audio-livre de textes de théâtre. Françoise Nissen ancienne directrice de la maison d'édition et Claire David étaient donc également présentes.

Blandine Masson, sur une idée de Sofiane Zermani intitulait cette masterclasse « Œil, bouche, oreille : lire écouter le voyage du texte » (« Voir avec ses oreilles » comme dit Christian Schiaretti). Elle nous a livré ce qu'elle croit être sa « boite à outils », avec son expérience de réalisatrice, directrice artistique, pour mettre en onde un texte pour la radio en soulignant la grande différence entre la radio et le livre-audio. Puisque le trait commun est l'art du comédien, Blandine Masson a voulu s'entourer d'artistes, professionnels du théâtre, avec lesquels elle a aimé travailler, pour qu'ils témoignent de leur façon de rencontrer et travailler un texte que ce soit à la table ou au plateau, au théâtre ou à la radio.

Ce moment a été aussi l'occasion pour l'AFC de manifester notre attachement à la création radiophoniques et notre énorme gratitude envers le travail et la générosité des réalisateurs et réalisatrices à travers Blandine. On le sait peu mais France Culture est le premier employeur de comédiens.nes de France[1].

Pour écouter l'entièreté de cette rencontre : cliquer ici

Retrouvez les podcasts des rencontres de la Maison Jean Vilar sur maisonjeanvilar.org et sur radioradiotoulouse.net. Tous les podcasts enregistrés à la maison Jean Vilar sont également sur Mixcloud.

Gilles Tallier, Nancy

[1] 50 ans de France Culture – Anne-Marie Autissier – Emmanuel Laurentin – Flammarion/France Culture, Paris 2013

FESTIVAL LA MOUSSON D'ÉTÉ ; UNE RÉALISATRICE DE FRANCE CULTURE INVITÉE DU FESTIVAL DE THÉÂTRE DE PONT A MOUSSON

France culture apporte tous les ans sa complicité artistique au festival La Mousson d'été se qui déroule fin août à Pont-à-Mousson dans l'enceinte des jardins, terrasses arborées et cloître de l'abbaye des Prémontrés au bord de la Moselle. Autour des représentations qui sont proposées ont lieu très souvent les rencontres du public avec les auteurs.trices, comédien.nes, metteur en scène.

Cette année Véronique Bellegarde, directrice artistique du festival a proposé à France Culture d'adapté un texte venu d'Amérique latine pour la radio (une lecture radiophonique comme le disait le programme).

L'AFC a assisté au spectacle et à la rencontre qui s'en ai suivi avec Laurence Courtois, réalisatrice à France Culture.

Le texte, « Tierra » est écrit par Sergio Blanco, dramaturge et metteur en scène franco-uruguayen.

« Sous la forme d'une auto-fiction pleine d'humour et de mélancolie, l'auteur rend hommage à sa mère disparue, au travers d'interviews prises sur le vif de personnes qu'elle a connues et aidées, en tant que professeure de littérature. ».

L'enregistrement a eu lieu en direct pour France Culture, dans un gymnase à côté des jardins de l'abbaye, les spectateurs avec un casque stéréo sur la tête, ce qui d'emblée nous mettait en position d'étrange entre-deux : entre une salle de théâtre et son salon, devant les comédiens et devant la radio et dedans en même-temps, dans un dedans et devant un dehors (un raccourcis « œil-bouche-oreille » pour le spectateur). Autant dire que pour l'auditeur-spectateur que nous devenions, le fameux quatrième mur du théâtre prenait une dimension toute nouvelle et bouleversante. Le comédien et la bruiteuse partageant le même plateau. Fermer les yeux ou pas ?

Lors de la rencontre qui a suivi avec la réalisatrice Laurence Courtois nous avons pu un peu mieux comprendre ce qui venait de nous arriver, en nous expliquant quel avait été son travail dans cette adaptation et en quoi consiste son métier. La mise en espace d'un texte prenait tout son sens (au propre et au figuré) et qui est encore différent de la mise en ondes. Le premier travail de la réalisatrice a consisté à trouver le bon dispositif sonore et spatial d'enregistrement qui permette d'entendre le texte selon la sensibilité de la réalisatrice, comme un peintre travaillerait des couleurs et des plans dans la scène d'un tableau. Le métier de réalisatrice est donc bien plus artistique que technique. Cela veut dire choisir tel ou tel micro (comme le gras d'une mine de crayon), et le positionner de telle ou telle façon. Ensuite il y a un travail sur le rythme, sur l'insertion des silences, demander aux techniciens du son quels effets sonores étaient possibles pour composer, et sculpter le son.

La forme de l'interview utilisée dans le texte donnait une dimension supplémentaire à l'adaptation radiophonique, et créait un effet de mise en abîme : comme regarder un tableau qui représente le reflet d'une image dans un miroir, et devenir un regardeur-auditeur.

Laurence Courtois nous a parlé de ses influences et notamment celles de Marguerite Caton et de Claude Guerre, tous les deux aussi réalisateurs à France Culture. Ce dernier est venu à la Mousson d'été il y a quelques années.

Pour aller plus loin…

Tierra de Sergio Blanco (Urugay / France)

Traduit de l'espagnol par Philippe Koscheleff

Mise en ondes Laurence Courtois pour France Culture

avec Astrid Bayiha, Christophe Brault , Etienne Galharague, Flore Lefebvre des Noëttes et Sophie Rodrigues

Bruiteuse Éléonore Mallo

équipe technique Bastien Varigault, Yohan Mazeau et Maxime de Peretti

Assistante à la réalisation Florine Perennès

Pour devenir réalisateur, Radio France organise un concours ouvert à l'externe dont le règlement est en ligne. En effet, l'agrément obtenu est nécessaire pour exercer cette profession à France Culture. France culture essaye d'équilibrer sa programmation avec 1/3 de commandes, 1/3 d'adaptations, 1/3 de créations.

Pour devenir un.e auteur-trice d'un texte qui sera peut-être adapté à la radio, il suffit d'envoyé son texte au comité de lecture de France Culture (10% des textes sont retenus en moyenne, ce qui peut représenter quelques 100 textes par an !)

Écrire à :

Bureau de lecture
Fictions France Culture
116 avenue du Président Kennedy
75220 Paris Cedex 16

Contact : Marie-Lucie de Valance – Responsable du bureau de lecture
bureaudelecture@radiofrance.com

Gilles Tallier, Nancy

RENCONTRE AVEC BRUNO PATINO

Mercredi 2 avril 2025 à 17h15 Auditorium du GEM en collaboration avec Oresys et l'école GEM*Cette transcription se décompose en deux parties : 1 heure de réponses de Bruno Patino au GEM et 40 minutes de questions du public.*

Pour écouter l'intégralité du débat écoutez le podcast « Gem en débat »

Le GEM : quel rôle doivent jouer les médias dans une démocratie où les « fake news » sont de plus en plus importantes ?
Pour répondre à cette question vertigineuse, Bruno Patino choisi de commencer par interroger la salle pour faire un sondage sur notre degré de défiance spontané envers les médias. La confiance est en effet primordiale (AFC).

- *« Qui parmi vous pense que les médias sont dignes de confiance ?»*
- *« Qui ne fait confiance à aucun médias ? »*
- *« Qui fait confiance à un nombre très limité de médias ? »(Quelques doigts se lèvent dans l'assistance).*

Puis il va faire un exposé d'une vingtaine de minute sur une brève histoire des médias afin de rappeler les concepts essentiels de la communication d'informations.
BP : Dans *media* il y a un « intermédiaire », par exemple entre un contenu, une information et un public.

A. **Dans l'ère « pré-médiatique »**,

Certains pensent, (je le pense aussi), que les événements n'existent pas vraiment en termes d'informations parce qu'on n'a pas *d'intermédiaire* qui nous permettent de les connaître.

Exemple : la découverte de l'Amérique en 986 par les vikings. Les historiens le savent, aucun de nous ne le sait . Ça ne change rien au monde. La (re)découverte en 1492 va tout changer. Entre ces deux dates on a l'invention de l'imprimerie mécanique (media, intermédiaire).

Jusqu'à à la révolution numérique les intermédiaires sont :

- Peu nombreux (« barrière à l'entrée » très forte : coût de fabrication d'un journal, nombre réduit de personnes pour le faire, coût des fréquences de diffusion audiovisuelle, nombre réduit de fréquences, audiovisuel monopolistique public ou conventions avec des acteurs privés)
- Ils contrôlent (tamis, entonnoir)

Double bénéfices du petit nombre d'intermédiaires :

- Le « gate-keeping » (garde-barrière) : tri de ce qui est publié, diffusé
- « L'agenda-seeting » : choix des sujets mis en avant. (NDLR : ligne éditoriale)

Le récepteur (le public) n'a pas d'autre rôle que dire oui, ou non, achète ou pas, regarde, écoute ou non.

Dans le cas de *fake-news* c'est l'intermédiaire qui vous manipule (confiance dans le modèle économique de l'intermédiaire d'information : rejet ou non)
Dans les modèles démocratique pluralistes, pour être digne de confiance les intermédiaires vont développer un modèle déontologique de l'information qui obéit à trois principes :

- vérifier l'information,
- être indépendant ,
- Engager sa responsabilité .

B. À l'ère numérique de l'information

Aujourd'hui, avec l'univers numérique, le circuit [de l'information] est *circulaire* (et plus *linéaire* comme dans l'organisation traditionnelle des médias).
Le public a pu d'abord réagir et interagir (les forums), puis est désormais capable d'entrer dans le circuit de l'information et peut choisir soit de :

- L'accélérer (partager)
- l'éditer (modifier, commenter)
- la produire (et son volume devient exponentiel).

Les intermédiaires sont des acteurs parmi d'autres et le nombres d'acteurs devient infini, il n'y pas plus de barrière à l'entrée.
Les filtres ont disparu et toute sorte d'acteurs peuvent s'interposer. Donc une *fake news* peut avoir toutes sortes d'origines.

Trois origines sont possibles :

- L'information, le message volontairement fait pour tromper, avec des faits qui sont inventés (intérêt direct/indirect dans les effets produit sur le public, désordre dans le rapport au monde réel)
- La mésinformation : relayer une fausse information en croyant qu'elle est vraie (propagation de la rumeur)
- Mal interpréter un message faute de contexte. Les réseaux sociaux n'ont pas de contexte, ce qui multiplie les situations où on prend le message pour ce qu'il n'est pas (à la question : « qu'est-ce que l'information ? » on ne répondait pas à la question de sa définition mais par le contexte. L'information c'est ce que je lis dans le journal, voit à la TV, écoute à la radio).

C'est donc à nous public de déterminer ce qu'est une information dans les réseaux où il y a tous types de messages mais pas tellement d'informations.
La perte de contexte, la mésinformation, la désinformation, les quiproquos, fait que nous ne savons pas en qui ou en quoi avoir confiance. Les vraies campagnes d'influence ne visent pas à faire croire quelque chose mais à saper la confiance des sociétés. Et la base de la démocratie est fondée sur la confiance. La perte de confiance dans les médias va de pair avec celle des institutions (débat au-delà des médias)

D'où un double objectif pour des médias démocratiques :

- montrer qu'on est digne de confiance (pas de confiance a priori, renversement de la charge de la preuve de la confiance, besoin de prouver à tout moment)
- rappeler dans quel contexte on se trouve, on produit des messages
-

Le GEM : Est-ce souhaitable ou possible pour un média d'être neutre ?

BP : Personne dans l'assemblée ne pense être neutre ou pourrait l'être. La neutralité n'est pas humaine.
Walter Lippmann dit dans « public opinion »[2] que toutes les rédactions ont leur grille de lecture du monde. Il en est de même pour tous les collectifs, médias compris...

[2] « *Public opinion* »– Walter Lippmann – 1922 - Harcourt, Brace & Co.(Wikisource)

La neutralité je ne sais pas ce que ça veut dire. La vraie question est celle de l'honnêteté journalistique (déontologie)

Il y a 3 critères d'honnêteté :
- ne jamais mentir sur un fait
- ne jamais occulter un fait (quel que soit sa sensibilité)
- toujours dire d'où l'on parle (psychanalyse).

« *La neutralité c'est 5 minutes pour Hitler, 5 minutes pour les juifs* » (Jean-Luc Godard). Un média ce n'est pas ça, le métier de journaliste ce n'est pas ça. Il est préférable (professionnel) d'être honnête que neutre.

Le GEM : comment redonner confiance au public qui se sent manipuler ?

BP : Je n'ai pas la réponse mais on essaie de le faire (quête). Le moment est compliqué. Même si plus rien ne se passe sans qu'on le sache, on a l'impression profonde que les choses nous échappent. Dans ce contexte il est rassurant d'avoir des explications simples sur ces choses qui nous échappent (un seul facteur explicatif ou des gens qui complotent).

Croire qu'il y a des complots permet d'une certaine manière de savoir que certaines personnes ont le contrôle sur ces choses et que nous en sommes au moins les spectateurs passifs (pour manipuler il faut être deux).

Quoi faire pour inverser la tendance de la défiance généralisée ?

- Rappeler la complexité (contexte)
- Corriger ses erreurs (humilité)
- Le « debunking » (théorie de la désinformation) = déconstruire, démystifier une fausse information, donc expliquer pourquoi une information est fausse (marche mal)
- le « pre-bunking » : développer nos moyens de résistance à la désinformation (marche mieux)
- faire plutôt confiance à des institutions dont on peut vérifier la solidité dans le temps (la médecine) plutôt qu'à des individus dont on ne sait rien (« toto27 » du réseau …).

Le GEM : pensez-vous qu'une chaine comme Arte, avec des formats longs, permet de contrebalancer la tendance de la perte d'attention longue chez les jeunes ?

Dans« La civilisation du poisson rouge[3]» j'ai écrit :« il n'y a pas d'immunité qui viendrait avec l'âge ! ».

Trois étapes peuvent être distinguées :
- En 1984-94 : la constitution du réseau ;
- En 1996 : la constitution d'internet: la numérisation du réseau/ l'économie de l'accès
- 2005-2006 : l'invention du smartphone c'est l'invention de la « connexion permanente ».

Le modèle économique devient celui de la donnée : comme pour la TV c'est « l'économie de l'attention4 » qui devient le modèle des plateformes, des réseaux (« temps de cerveau disponible » P. Lelay) avec des outils bien plus puissants (connaissances personnalisées du public, dépendances, outils inspirés des neurosciences, récompenses aléatoires, sollicitations-notifications)

L'économie de l'attention fonctionne avec le modèle économique du financement par la publicité. L'économie de l'attention est « extractive » (terme écon.) : extrait vos données pour vous prendre du temps (temps haché)
Arte : modèle non financé par la publicité (service public) les enjeux sont différents.
Le monde numérique est rendu possible par la technologie mais il est lié au modèle économique que vous choisissez d'avoir.
On a atteint le paroxysme de ce modèle de l'attention, qui je pense devrait diminuer
Avec l'IA on rentre dans un autre modèle économique .

Questions / réponses avec la salle

---

[3] « La civilisation du poisson rouge. Petit traité sur le marché de l'attention ». Ed. Grasset & Fasquelle. 2019. n° 35732 du Livre de poche
[4] Concept 1969

La salle : Dans la définition de l'information et des conditions de la transmettre (3 critères) vous ne parlez des faits ?

BP : J'ai parlé de l'information comme de « récit du réel », c'est du récit *factuel* bien sûr.
Ce qui permet d'avoir des opinions différentes c'est de partager les *mêmes faits*. Pour que le *fait* devienne une *information*, il faut une *transformation*

La salle : Et partir de quand une information factuelle devient une information ?

BP : je ne serai pas capable de réponde philosophiquement mais journalistiquement la question est très simple : « est-ce que ce truc a eu lieu ou pas ? » (« sans média un événement n'a pas lieu ». Pierre Nora). La transformation c'est vérifié si ça a eu lieu.

La salle : je voulais vous remerciez pour ce que vous avez fait à France Culture *(NDLR : Bruno Patino a été directeur de France Culture de 2008 à 2010) et sur la chaine 77 (NDLR le canal 77 est la plateforme d'Arte.tv sur la TNT)* ***et est-ce qu'on reverra « Tracks[5] » ?***

BP : on s'est posé question (*ndlr* avec Boris Razon directeur éditorial d'Arte France) de l'évolution de cette émission dans le monde numérique. Tracks est née à l'ère de l'analogique. C'est une émission sur les marges. Dans l'univers numérique le marginal ou le central n'existent plus (tout le monde est le centre ou la marge de quelqu'un d'autre). On a donc fait évoluer ce qui amène des changements comme toujours.
Faire un média c'est faire des choix, ce que vous arrêtez pour faire naitre autre chose.

Un média est confronté dans l'univers numérique aujourd'hui à deux choses :
- Investir dans votre niche (les personnes que vous êtes capables de toucher)
- Investir dans vos contenus (plus de programmes, d'offre diversifiée, bâtir un univers de marque référent...). c'est ce qu'a choisi Arte et on n'aura pas à investir lourdement dans notre niche. On ne peut pas mener les deux stratégies en même temps (politique d'affinité ou politique de puissance, il faut choisir son camp). Arte a choisi une stratégie affinitaire, avec des gens qui on envie de nous distribuer (My Canal, TF1+, France.tv, Molotov, Apple.tv…).

Le centre de gravité d'Arte a changé : 65% des programmes ne sont pas diffusés sur la chaine ; dans le top 15 YouTube , 5 magasines d' Arte sont placés (le dessous des cartes l'essentiel, les idées larges, Tracks...).
On ne propose jamais un media, mais une expérience avec le triangle : programme - interface utilisation – contexte utilisation fortement corrélé à l'outil (*device*). Si vous changez l'un des termes vous changez l'expérience donc le média. Le contenu peut être gratuit à l'intérieur d'une certaine expérience/média et payant à l'intérieur d'une autre. Ce n'est pas le contenu de façon intrinsèque qui a un prix, c'est l'expérience (Arte c'est 3 expériences : Arte (linéaire), arte.tv, YouTube, + Twitch, Arte radio, Arte VR, podcasts depuis 2002).
Ensuite chaque expérience a sa propre sociologie. Elle va vous amenez un certain type de public (âge plus élevé pour la chaine linéaire, média du rituel)
Il ne faut pas dire je propose un bouquet de produits, j'ai plusieurs façon d'être distribué (linéaire, net, chaines sociales), ou je propose plusieurs usages, mais dire je propose plusieurs expériences et partir de quand elle est satisfaisante. Vous n'avez pas la même expérience en allant au cinéma, ou en regardant un film sur le téléphone. Vous ne la vivrez pas avec les mêmes personnes non plus, qui n'ont pas les mêmes attentes, et vous n'y consacrez pas le même argent (voir la nouvelle de Borges : « Pierre Menard, auteur du Quichotte »).
Mais dans l'économie de l'expérience à aucun moment on est soumis à l'économie de l'attention.

La salle : Dans quelle mesure la gratuité de l'information va-t-elle influer sur la qualité ? (qualité en termes de rémunération des journalistes, et de la compréhension d'un article écrit sur 3 lignes pour les non abonnés) ?

BP : En école de commerce vous devez connaître la différence entre coût-prix et valeur. Là on mélange un peu coût, prix et valeur de l'information. L'information a un coût : plus elle est qualitative plus elle coûte cher,

[5] Tracks émission franco-allemande d'Arte diffusée de 1997 à 2002. Le magazine subsiste sur la chaine YouTube d'Arte.

sans aucun doute (processus de transformation, à qualité constante , le cout de fabrication de l'information n'a pas baissé en 20 ans même avec les nouveaux outils technologiques).
Quand on parle de la valeur d'une information on peut la rapprocher d'un bien public sans être équivalente.
Elle a deux valeurs :

- une utilité individuelle (payer pour s'informer). Dans les études économétriques, cette valeur diminue pour beaucoup de monde et dans tous les pays occidentaux pour 3 raisons :

« *Je finirai par le savoir* » (avec les réseaux) : c'est *l'illusion*
« je serais presque prêt à payer pour être tranquille» : c'est *la fatigue informationnelle*
« *je n'ai pas besoin de savoir tout ce qui se passe dans le monde* » : mes centres d'intérêt d'abord.

- Mais l'information a aussi une *utilité collective* (Jürgen Habermas : théorie de l'espace public). On a parlé d'externalité démocratique aux *états généraux de l'information*. C'est pour cela qu'il y a des aides à la presse ou aux médias publics, car le marché n'est pas capable d'internaliser cette externalité démocratique. Malheureusement les pouvoirs démocratiques s'en rende de moins en moins compte. On en est là en ce moment.

Donc le prix c'est la rencontre du coût et une valeur associée au prix d'équilibre.
Le modèle économique d'une information de qualité est pris entre deux problèmes :

L'information « gratuite » de qualité a existé pendant longtemps (public ou privé). Pour un journal, on ne payait que le prix du papier et de l'impression (le coût de production de l'information payé par la publicité). C'est la « parenthèse enchantée » entre 1875 et 2006.

Le paradoxe c'est qu'en « surfant » à plein sur l'utilité individuelle de l'information d'un petit nombre d'individus (qui peuvent encore payer une information de qualité , qui n'est plus soutenue par l'économie de l'attention et la pub ou les aides publiques) vous faites baissé ou vous détruisez l'utilité collective de l'information.

Ça ne veut pas dire que ces médias ont tort d'aller vers les modèles d'abonnement. Ils ont raison de leur point de vue, mais il faut faire en sorte que tout le monde puisse être informé de façon qualitative.

La salle : que pensez-vous de cette déclaration présidentielle à propos d'un numérique « à la française » ?

BP : l'histoire nous montre que quand vous n'avez pas la maîtrise de la diffusion ou de la distribution vous n'avez pas la maitrise du message que vous portez. Les pays européens se sont dit : « la *Silicon valley* a pris cette maitrise, ce n'est pas très grave il suffira de réguler, on pourra les contrôler ».
Mais la souveraineté sur les contenus passe par la souveraineté sur la distribution, c'est ce que je crois et c'est ce qui est débattu (voir à l'après-guerre avec le CNR : création ou renforcement de l'audiovisuel public et pour la presse, expropriation des messageries Hachette pour éviter que la distribution soit au main d'une seule entreprise privée). On a pas du tout eu cette vigilance à l'entrée dans l'univers numérique !
C'est comme si on c'était dit : c'est Elon Musk qui va distribuer le courrier, ce n'est pas grave. Mais Musk, peut décider de distribuer le courrier ou pas.

Propos recueillis par Anne-Marie Petit et retranscris par Gilles Tallier.

Pour en savoir plus

Gem en Débat est la tribune étudiante de Grenoble École de Management. Depuis 2003, elle organise régulièrement des conférences-débats avec les personnalités qui ont marqué l'actualité. Suivez sa chaîne pour être au courant des prochains évènements et les suivre en direct avec le lien : gemendebat.fr

FICHES DE LECTURE

Collectif. Votre cerveau n'a pas fini de vous étonner. Livre de Poche n°33482. 236 pages. 9 €

Résumé de l'éditeur

On savait que le cerveau était l'entité la plus complexe de l'univers connu. Mais les nouvelles découvertes démontrent que ses possibilités sont bien plus étonnantes qu'on ne le croyait. Non seulement il est totalement élastique - même âgé, handicapé, voire amputé, il peut se reconstruire, apprendre, inventer -, mais aussi totalement social - un cerveau n'existe qu'en résonance avec d'autres : nous sommes « neuronalement » constitués pour entrer en empathie. La combinaison de ces deux facultés permet de supposer que *l'homo sapiens* peut évoluer en changeant lui-même sa structure. Nous avons le pouvoir d'influer sur l'évolution de notre propre cerveau - encore faut-il savoir comment il fonctionne.

Alain Guignard, février 2025

Lirzin Franck. **Quand un arbre raconte le monde**. Éditions de l'Aube. 296 pages. 23 €

Résumé de l'éditeur

Moi, Fils de Locuste Noir, seigneur des Appalaches et compagnon des Cherokees, et de la douce Fabacée, princesse de la vallée du Tennessee, Parisien de cœur et de chair, plus vieil habitant de cette capitale, Ayant déjà vécu plus de quatre siècles […] Explorateur et conquérant de l'Eurasie, […] Confident des Rois et des Reines, obsession des Simplicistes et des Botanistes, Compagnon de Jean-Baptiste Colbert, Prosper Mérimée, André Breton et Aragon, Ami de l'illustre baron Haussmann, […]Coupé trois fois, frappé par la foudre, déplacé, transplanté, tronçonné, maçonné, étouffé de lierre, menacé de mort à cinq reprises, Et plus vivace que jamais. Moi, Robinier Ier. Franck Lirzin nous propose une plongée merveilleuse et loufoque dans l'esprit d'un arbre… qui nous raconte ce monde que nous partageons avec lui.

Alain Guignard, février 2025

Lecoq Titiou. **Les grandes oubliées : pourquoi l'Histoire a effacé les femmes**. Éditions Collection Proche. 2023. 223 pages. 8.50 €

Résumé de l'éditeur De tout temps, les femmes ont agi. Elles ont régné, écrit, milité, créé, combattu, crié parfois. Et pourtant elles sont pour la plupart absentes des manuels d'Histoire. Pourquoi ce grand oubli ? De l'âge des cavernes jusqu'à nos jours, Titiou Lecoq s'appuie sur les découvertes les plus récentes pour analyser les mécanismes de cette vision biaisée de l'Histoire. Elle redonne vie à des visages effacés, raconte ces invisibles, si nombreuses, qui ont modifié le monde. Pédagogue, mordante, irrésistible, avec elle tout s'éclaire. Les femmes ne se sont jamais tues. Ce livre leur redonne leurs voix. Véritable phénomène depuis sa sortie, Les Grandes Oubliées de Titiou Lecoq a conquis plus de 100 000 lecteurs et lectrices en quelques mois. " Il faut lire ce livre ! Brillant, drôle et hyper accessible. " ELLE " Un livre édifiant que l'on dévore. À offrir absolument ! " La Grande Librairie " Il existe des livres qui hantent les lecteurs. Ce livre est un de ceux-là. " France Inter

Alain Guignard, septembre 2025, sur les conseils de Thierry Colis

Millán Moira. ***Terricide. Sagesse ancestrale pour un monde alterNATIF.*** *2025. 200 pages.* 15 €

Résumé de l'éditeur

Moira Millán dénonce le Terricide : l'extermination de toute forme de vie et de transmission. Moira Millán, militante indigène mapuche d'Argentine, a vu ses terres pillées et son peuple violenté par les gouvernements chilien et argentin. Dans ce manifeste, elle écrit sur le Terricide, concept qu'elle a inventé et qui va au-delà de l'écocide puisqu'il inclut non seulement la destruction de la terre, mais également celle de tous les êtres vivants ainsi que toute possibilité de transmission des cultures autochtones. Leader du Mouvement des Femmes et des Diversités Indigènes pour le Bien Vivre, elle propose une pensée dé-coloniale d'avenir menant à la solidarité et à l'autonomie pour les peuples opprimés. S'appuyant sur sa propre expé-

rience ainsi que sur des témoignages recueillis au long de ses voyages, l'autrice décrit la lutte et les revendications des communautés telluriques, mais aussi leurs traditions, en lien étroit avec la spiritualité et l'attachement à la terre. Dans cet essai poignant, Moira Millán nous invite à une révolution de la pensée ainsi que de nos modèles sociaux, économiques et politiques, promouvant une nouvelle ontologie de l'humain fondée sur d'autres manières d'habiter la terre.

"*Nous sommes les montagnes millénaires, les forêts enracinées dans les profondeurs, le courageux puma, le fier condor, nous sommes la Terre elle-même. Et ils ne pourront jamais éliminer l'esprit né du souffle de la Terre. Depuis plusieurs décennies, nous avons commencé à mettre en dialogue ce savoir, cet art d'habiter que notre peuple possède de façon ancestrale, afin de constituer une nouvelle manière de vivre, une alternative civilisatrice qui naît du consensus du Bien Vivre comme un droit, en comprenant qu'il implique le respect, la réciprocité et l'amour bienveillant avec toutes les vies et les forces vitales existantes.*" M. M.

Alain Guignard, septembre 2025

ACTUALITÉ

FILM DOCUMENTAIRE

Photo Radio France : Fatem Hassana @REVES_D_EAU_PRODUCTIONS

France Culture a proposé une projection en avant-première et un échange autour du film ***Put your soul on your hand and walk*** **de Sepideh Farsi au MK2 Quai de Seine à Paris, le 22 septembre à 20h**, en présence de la réalisatrice.
L'échange était animé par **Antoine Guillot**, producteur de l'émission ***Plan Large***, à l'issue de la projection. Les auditeurs ont pu réservé leur place à cet événements

Synopsis : *Put your soul on your hand and walk est ma réponse en tant que cinéaste, aux massacres en cours des Palestiniens. Un miracle a eu lieu lorsque j'ai rencontré Fatem Hassona. Elle est devenue mes yeux à Gaza, où elle résistait en documentant la guerre, et moi, je suis devenue un lien entre elle et le reste du monde, depuis sa « prison de Gaza » comme elle le disait. Nous avons maintenu cette ligne de vie pendant presque un an. Les bouts de pixels et de sons que l'on a échangés sont devenus le film que vous voyez. L'assassinat de Fatem le 16 avril 2025 suite à une attaque israélienne sur sa maison en change à jamais le sens.*

Pour suivre à l'actualité des événements soutenus par France Culture (3 fois par semaine), ou réservez vos places, vous pouvez vous abonner gratuitement à l'actualité de France Culture en cliquant sur le lien : ***« la newsletter de l'actualité de France Culture ».***

MEDIA EN SCÈNE / 15 JANVIER 2026

Le festival international des médias de demain revient le 15 janvier 2026 à la Maison de la radio et de la musique sur le thème « Nouveaux Mondes , Nouveaux Pouvoirs ». Comment les médias se réinventent face aux ruptures politiques et technologiques.

Matinée Grand Public :
De 9h à 14 h – *accueil dès 8h30*
Maison de la Radio et de la musique ou en digital
Après-midi B2B :
De 14h à 18 h
En digital ou en présentiel sur invitation au siège du Groupe Les Échos – Le Parisien

L'association AFC fera écho à cet événement dans son prochain bulletin.

Lien vers le site : *Médias en scène*

TRIBUNE DE LA PRESSE

Le journal Libération, dans sa tribune du 21.09.2025 publie un article intitulé "*Ne laissons pas Radio France zapper la fiction au nom de la rentabilité*".

Cet élément a été cosigné par un collectif d'auteurs, artistes-interprètes, réalisateurs et créateurs sonores de plusieurs dizaines de professionnels concernés (écrivains, réalisateurs, metteurs en scène, etc.) soutenus par les représentants de la profession (La Société des auteurs et compositeurs dramatiques et autres.).

Il souligne avec désarroi le recul de l'investissement de Radio France et notamment de France Culture dans la création radiophonique des fictions.

"Après un siècle d'existence qui a fait les grandes heures de ses antennes et lui a valu une reconnaissance internationale (nombreux prix Italia), la fiction à la radio publique française est menacée dans sa nature même. On lui demande d'être *«rentable»*, on la trouve trop chère à fabriquer, on néglige même sa vocation d'œuvre originale. On lui préfère formats courts, archives, narrations à une voix et *«récits documentaires»*, sans comédiens ni comédiennes."

Cela concerne France Inter et surtout France Culture, "l'un des principaux employeurs de comédiens et comédiennes en France".

Ce sont les raisons pour lesquelles les membres de ce collectif demandent notamment à la direction de Radio France et au ministère de tutelle :

"- De maintenir un véritable volume de production de fictions originales et élaborées, produites par les équipes de Radio France;

- De doter la politique de création d'un budget de financement clair;

- D'inclure dans le cahier des charges de Radio France une obligation de production et de diffusion de fictions radiophoniques originales, à l'image de celle qui existe déjà pour France Télévisions pour la création audio-visuelle et cinématographique."

L'association des Auditeurs de France Culture (AFC) s'associe à cette démarche.

Paris, le 26.09.2025, Alain Guignard, Vice-Président de l'AFC

Lien vers l'article de Libération

Le journal Le Monde publie le 30 septembre 2025 un article d'Émilie Grangeray intitulé « *À France culture, le mauvais film de la fiction radio* »

Nous vous proposons ci-dessous une revue de cet article avec quelques courts extraits représentatifs.

La directrice de la chaîne, Émélie de Jong, vient d'annoncer une réorganisation du service des fictions ce qui ne va pas sans heurts et interrogations.

Longtemps, la fiction a été centrale sur les ondes de France Culture, pensée, défendue, enrichie, dirigée par des écrivains et des réalisateurs. Pour la première fois de son histoire pourtant, la fiction à France Culture n'a plus de direction. Ou plutôt, elle en a trois, comme l'a annoncé Émelie de Jong, la directrice de la station, lundi 22 septembre, lors d'une présentation faite à la demande de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques (SACD) : elle sera désormais répartie entre trois départements – le théâtre, les séries et la création. Cette annonce n'a pas calmé les inquiétudes ni la colère. D'abord parce qu'il aura fallu un an pour l'obtenir, à la suite du départ non désiré, puis négocié, de celle qui occupait le poste de directrice des fictions depuis vingt ans, Blandine Masson. Un départ dont s'est beaucoup émue la profession.

La question des arbitrages budgétaires est aussi au centre des inquiétudes.

Est-ce que la mission de service public pour la création sera encore assurée, alors même qu'elle perd déjà trois heures par mois ?

Mais, au-delà du nombre de productions, beaucoup redoutent que ne disparaisse la fameuse « qualité » qui faisait la joie des auditeurs de France Culture, fondée sur le savoir-faire de tous les métiers de la radio, celui des auteurs, des preneurs de son, des bruiteurs et des réalisateurs.

En juin dernier, à la suite de l'annonce du départ de Blandine Masson, l'association des Auditeurs de France Culture (AFC) avait déjà exprimé son inquiétude auprès de la direction quant au devenir de la fiction sur la chaîne.

Paris, le 06.10.2025, Alain Guignard, Vice-Président de l'AFC.

Lien vers l'article du Monde

https://www.lemonde.fr/culture/article/2025/09/30/a-france-culture-le-mauvais-film-de-la-fiction-radio_6643687_3246.html?search-type=classic&ise_click_rank=1

Déjeuner débat avec Xavier Mauduit le vendredi 5 décembre 2025

Nous aurons le plaisir d'accueillir Xavier Mauduit, producteur de l'émission « Le cours de l'histoire ».
le vendredi 5 décembre 2025 de 12h à 16h30 au restaurant rénové de l'EREA Alexandre Dumas à proximité du parc Georges Brassens au 29 bis rue de Cronstadt 75015 Paris. Il s'agit d'un établissement scolaire destiné à des lycéens avec des contraintes horaires pour le service, donc merci d'arriver à midi pile.

Accès

Tram T3A arrêt Georges Brassens ou Porte de Versailles,
Métro ligne 12 arrêt Convention,
Bus 62 arrêt place Charles Vallin ; 95 :arrêt Brancion Morillons ; 89 arrêt Brancion Morillons

Tarifs . Deux possibilités – pas de règlement en espèces

1. Adhérent : 30 €uros,
2. Non-adhérent : 40 €uros *La priorité sera donnée aux adhérents*

Le tarif inclut entrée plat dessert et 1 soft ou verre de vin.

1 - Envoyez vos nom et adresse, accompagné d'un chèque à l'ordre de l'AFC avec la mention « *déjeuner débat Xavier Mauduit* », par courrier à Association Auditeurs France Culture - Maison Vie Associative et Citoyenne Boîte 51 - 5 rue Perrée - 75003 Paris
2 - Ou bien effectuez un virement avec la mention « *déjeuner débat Xavier Mauduit* » sur le compte de l'AFC : RIB plus bas.

Inscription

Merci de vous inscrire et de nous prévenir impérativement avant le vendredi 28 novembre 2025.
Contact : contact@auditeurs-de-france-culture.asso.fr (ou bien Alain Guignard au 06 29 73 39 43)

ETABLISSEMENT	GUICHET	N°COMPTE	CLÉ RIB	DOMICILIATION
20041	01012	3524910P033	33	ORLEANS LA SCE CENTRE FINANCIER

Pensez à vous acquitter de votre adhésion 2026
20 euros pour recevoir le bulletin par voie numérique et 30 euros pour recevoir le bulletin par voie postale

95ième bulletin de l'association des
Auditeurs de France Culture
ISSN n°1764–2957
SIRET n° 834 435 968 00013
Tiré à 100 exemplaires - 3 €uros